

MADAME DE STAËL

Depuis le dix-septième siècle, depuis l'époque qui vit fleurir à la fois madame de la Fayette, madame de Sévigné, madame de Maintenon, les femmes n'avaient guères brillé dans les lettres françaises; quelques jolis vers, quelques pâles romans avaient signalé la présence de madame de Tencin, de madame Riccoboni, de madame de Graffigny, mais aucun de ces écrits destinés à vivre, à faire époque et à tracer dans les flots du temps un sillon durable, n'était sorti d'une plume féminine, lorsque, peu d'années avant la Révolution française, les écrits d'une jeune femme attirèrent l'attention du public. On connaissait celle qui parlait de Rousseau avec une éloquence dont Rousseau lui-même eût été fier (1).

Anne-Louise-Germaine Necker naquit à Paris, le 22 avril 1766. Son père, d'origine genevoise, s'était fait un nom dans les finances, et sa mère en possédait un dans les lettres. Tous les deux s'occupèrent avec ardeur de cette enfant, dont l'intelligence était pleine de promesses; mais sa mère voulait diriger ses facultés vers les sciences positives, et son père donnait, au contraire, un libre essor à l'imagination et aux grâces de l'esprit. L'enfant trouvait en son père un guide plus indulgent que ne l'était sa mère, et dès cette époque, elle ressentit pour lui une affection passionnée, qui avait de l'amour filial, le respect, de l'amitié la confiance, et qui fut le sentiment dominant de sa vie. Elle aimait son père, ainsi que l'a remarqué un ingénieux écrivain, comme madame de Sévigné aimait sa fille, et M. Necker, à son tour, était justement fier de celle en qui il voyait vivre ses propres talents, son imagination, sa sensibilité, son éloquence, mais animés par une flamme autrement puissante. Ces dons se révélèrent dès l'enfance, ou pour mieux dire, l'enfance n'exista pas pour mademoiselle Necker: son âme ardente devançait les années. *Elle a toujours été jeune et n'a jamais été enfant*, disait une personne qui l'a bien connue. Ses jouets étaient des livres, ses jeux des représentations de tragédies et de drames qu'elle composait avec une facilité singulière, et qu'elle jouait avec ses jeunes amies; ses délassements, c'était d'assister aux conversations des personnes distinguées qui se réunissaient chez sa mère. Chacun lui disait un mot, lui faisait un compliment ou une plaisanterie, elle répondait à tout avec aisance et avec grâce. On se plaisait à exciter cette petite imagination qui se montrait déjà si brillante. Les hommes les plus marquants par leur esprit étaient ceux qui s'attachaient davantage à la faire parler. Ils lui demandaient compte de ses lectures,

lui en indiquaient de nouvelles, et lui donnaient le goût de l'étude en l'entretenant de ce qu'elle savait et de ce qu'elle ignorait.

On conçoit que, vivant dans une pareille atmosphère, environnée de tant de stimulants divers, excitée par l'exemple de sa mère, par l'approbation tacite de son père, on conçoit que mademoiselle Necker ait écrit de bonne heure. Un irrésistible besoin la forçait à répandre sur le papier les pensées et les sentiments dont son âme était remplie, et, comme l'a remarqué sa cousine, madame Necker de Saussure, elle ne réfléchissait pas pour écrire, mais elle écrivait parce qu'elle avait réfléchi. Nous parlerons plus tard de ses écrits, ceux de l'adolescence, ceux de la jeunesse, ceux de l'âge mûr, qui tous affectent les transformations que subit son esprit, et le perfectionnement moral que la vie apporta à ses œuvres autant qu'à son caractère.

On se représente assez bien mademoiselle Necker dans cette première période de son existence, ne vivant que par l'intelligence, pleine d'enthousiasme, éprouvant pour son père un sentiment passionné d'admiration que la voix publique semblait ratifier, car M. Necker venait d'être appelé au ministère. Entourée d'hommes supérieurs dont les idées nouvelles, hardies, préluadaient à cette révolution qui ne laissait pas encore pressentir ses orages, on la voit plus semblable à une pythionisse qu'à une muse; vive, éloquente, n'étant rappelée à la vulgaire réalité que par la voix doucement moqueuse de son père, et l'on conçoit qu'il fut difficile de lui choisir un mari. Le baron de Staël, ambassadeur de Suède, attira les regards de M. et de madame Necker, et la communauté de religion (ils étaient protestants tous les deux) fixa leur choix. M. de Staël, dont l'individualité se perd un peu dans le nom de sa femme, était cependant un homme fort distingué, d'un esprit fin, habile, également dévoué à son souverain, Gustave III, et à la reine Marie-Antoinette, et en se mariant, mademoiselle Necker ne perdit pas la haute position que le nom de son père lui avait donnée. Mais les terribles événements de la Révolution vinrent couper court à cette première et brillante partie de son existence; elle vit son père, ce père qu'elle adorait, ce père qui avait été un moment l'espérance de la nation, tomber du ministère; elle le vit calomnié, puis, oublié, et enfin exilé de cette France qu'il avait voulu, mais qu'il n'avait pu servir. La société au milieu de laquelle elle avait vécu était bouleversée; ses amis, ceux de ses parents, montaient à l'échafaud, elle vit le roi et la reine, auxquels son mari était si dévoué, offerts en holocauste aux fureurs populaires; toutes les illusions de liberté qu'elle avait nourries dans sa

(1) Les *Lettres sur J. J. Rousseau* sont le premier ouvrage de madame de Staël.

jeunesse étaient détruites par une réalité effroyable et sanglante, et pendant ces jours affreux, elle ne vécut que pour arracher quelques victimes au cou-teau. Sa générosité fut égale à sa pitié, qui était immense, et ses actes de dévouement envers les pros-crits adoucèrent seuls l'agonie douloureuse qu'elle éprouvait au milieu de Paris, livré aux septembri-seurs. Parmi ses actes courageux, on peut compter sa *Défense de la Reine*, morceau éloquent qu'elle osa pu-blier en face du tribunal révolutionnaire, et qui suffirait pour honorer à jamais sa mémoire.

Lorsque la paix se rétablit, elle ouvrit son salon, et y réunit, à quelques hommes nouveaux, ceux qui avaient échappé au grand naufrage; on y voyait Marie-Joseph Chénier, Lanjuinais, Boissy-d'Anglas, Benjamin Constant, Destutt de Tracy, le duc Mathieu de Montmorency, M. de Talleyrand; les questions litté-raires et politiques occupaient ces esprits divers et brillants, faisceau varié dont madame de Staël était le lien. C'est à cette époque que son talent de con-versation, cette éloquence singulière et naturelle qu'elle a prêtée à *Corinne* et qu'elle possédait elle-même, se manifesta le mieux; aussi son salon devint-il une puissance, redoutable à ceux qui gou-vernaient. Elle présentait, après les excès et les crimes de la liberté, la venue d'un despotisme absolu, personnifié par le jeune général Bonaparte, et elle lutta, de tout le pouvoir de son caractère et de sa parole, contre ce règne militaire qui l'oppressait d'avance. Elle-même a raconté, dans *Dix années d'exil*, cette opposition, d'autant plus généreuse qu'elle devait enlever à madame de Staël le bien qu'elle estimait le plus: la présence de ses amis, le séjour de Paris et des jouissances intellectuelles dont le regret la poursuivait partout. Cette guerre, tantôt sourde, tantôt éclatante, occupa et attrista les plus belles années de madame de Staël; sa réputation lit-téraire grandissait, son caractère prenait plus d'au-torité, elle devenait en un mot une ennemie avec laquelle il fallait de plus en plus compter. Elle présentait cependant que la raison du plus fort serait la meilleure, et l'ordre d'exil que le premier Consul pouvait décréter la troublait sans cesse. « Je ne dis- » simule point, » dit-elle dans l'ouvrage que nous avons indiqué plus haut, « que le séjour de Paris » m'a toujours semblé le plus agréable de tous; j'y » suis née, j'y ai passé mon enfance et ma première » jeunesse: la génération qui a connu mon père, » les amis qui ont traversé avec nous les périls de la » Révolution, c'est là seulement que je puis les re-trouver. Cet amour de la patrie, qui a saisi les âmes » les plus fortes, s'empare plus vivement encore de » nous quand les goûts de l'esprit se trouvent réunis » aux affections du cœur et aux habitudes de l'ima-gination. J'éprouvais une telle douleur à la crainte » d'être privée du séjour de Paris, que ma raison ne » pouvait rien contre elle. J'étais alors dans toute » la vivacité de la vie, et c'est précisément le besoin » des jouissances animées qui conduit le plus sou-vent au désespoir, car il rend la résignation bien » difficile, et sans elle on ne peut supporter les vi-cissitudes de l'existence. »

Ce qu'elle redoutait arriva. Elle fut exilée à quarante lieues de Paris. Ce fut une cruelle blessure, à laquelle succéda une plus mortelle douleur. M. Nec-ker mourut pendant que sa fille voyageait en Alle-

tagne; elle-même a raconté, avec des accents inimi-tables, le déchirement qui se fit dans son âme; jamais elle ne se consola de cette perte; toute sa vie désormais porta l'empreinte du coup qui l'avait frappée, elle devint grave comme la mort, et religieuse comme les espérances immortelles. Sa charité même qui avait toujours été grande, se ressentit de son malheur: elle donnait immensément aux vieillards, parce qu'ils lui retraçaient l'image de son père. Le premier adoucissement à sa douleur fut d'essayer de faire le portrait de celui qu'elle venait de perdre. Elle publia, en 1804, les manuscrits de M. Necker, avec une notice sur son caractère et sa vie privée. Ce fut son retour à la vie littéraire.

Ces épreuves multipliées avaient affaibli la santé de madame de Staël; on lui ordonnait un ciel plus doux, elle partit pour l'Italie, et *Corinne* fut le fruit de ce voyage; mais son amour pour la France l'en-trainant, elle quitta Coppet, elle erra à la distance de quarante lieues qui lui était permise, autour de ce Paris dont elle regrettait, non les plaisirs mais l'ani-mation intellectuelle; ses amis venaient la voir, elle jouissait encore d'un reflet de cette existence qui plaisait à son esprit, lorsque son ouvrage sur l'*Alle-magne* détermina le gouvernement à l'exiler hors de France. Elle revint se fixer à Coppet, et là encore, le charme irrésistible de son caractère et de sa con-versation rassembla autour d'elle une société d'élite, composée de Français et d'Allemands; on voyait parmi les habitués, M. de Sabran, M. de Montlosier, M. de Barante, Benjamin Constant, le prince Auguste de Prusse, madame Récarnier, Schlegel, Werner, M. de Sismondi et bien d'autres, qui devaient former une société délicieuse. Et cependant, jamais madame de Staël ne put oublier Paris. « Oh! le ruisseau de la rue du Bac! » s'écriait-elle, lorsqu'on lui montrait le clair miroir du lac de Genève, étendu sous ses fe-nêtres. Un petit morceau de France ferait bien mieux mon affaire, avait-elle dit à Weymar autrefois.

Un sentiment secret et pur vint cependant adoucir ces années d'exil. M. de Staël était mort depuis plu-sieurs années, lorsque madame de Staël s'unit par un mariage secret à un homme plus jeune qu'elle, mais digne de son cœur par un esprit hors ligne et les sentiments les plus élevés. M. de Rocca lui fit goûter, pendant ses dernières années, le bonheur dans le mariage, qu'elle avait toujours regardé comme la suprême félicité. On peut placer ce mariage vers 1811. Elle avait grand besoin, en effet, de rassembler au-tour d'elle quelques affections fideles et à l'épreuve du sort; elle voyait ses meilleurs amis, entre autres madame Récarnier, pros-crits parce qu'ils l'avaient visitée: les beaux jours de Coppet étaient finis, une contagion de fatalités l'environnait, et son imagina-tion dévorante lui faisait subir mille supplices. Elle craignait pour ses amis, pour elle-même; elle étu-diait sans cesse la carte d'Europe; il lui semblait que tous les lieux où s'étendait la puissance de Napoléon formaient autour d'elle une vaste, une terrible prison, où elle étouffait, et d'où elle voulait sortir à tout prix. Elle résolut d'aller en Angleterre par la Russie, car, à cette époque, la Russie était la seule puissance qui correspondait avec la Grande-Bretagne, et ses ports les seuls ouverts aux vaisseaux anglais. Elle fit avec sa famille ce long voyage, et séjourna en Angleterre jusqu'à la Restauration. Elle revint alors à Paris;

son salon se rouvrit plus brillant encore qu'autrefois; toutes les opinions se rassemblaient chez elle. « J'ai fait de ma maison, disait-elle en riant, l'hôpital des partis vaincus. » Les années l'avaient rendue plus calme, mais sa sensibilité et son génie existaient en entier; on espérait pour elle de longues années et de nombreux succès, et déjà un mal secret la minait depuis longtemps; elle se tournait vers Dieu; elle lisait souvent le livre de *l'Imitation*, qu'elle n'avait pas compris dans sa jeunesse, mais qui lui parlait au cœur, en ce moment où il fallait tout laisser, tout quitter. Son état devint de plus en plus grave; on la transporta à un rez-de-chaussée qui donnait sur un jardin (1), et ce fut là qu'elle s'éteignit paisiblement.

(1) Rue Neuve-des-Mathurins, 9, maison habitée avant elle par madame Sophie Gay.

L'inaltérable douceur, qui était un des traits distinctifs de son caractère, ne se démentit jamais parmi de cruelles souffrances, et sa bienveillance pour les autres resta toujours la même. Mourante, elle s'occupait encore à rendre des services. La grâce d'un condamné qu'elle avait sollicitée pendant sa maladie, fut accordée le lendemain de sa mort, de sorte qu'elle fit du bien après avoir expiré. Sa patience et sa douceur avaient d'autant plus de mérite qu'elle regrettait la vie, surtout à cause de ses enfants. Le souvenir de son père ne la quittait pas : « Mon père m'attend sur l'autre bord ! » disait-elle à ses amis. Elle se fit porter au soleil quelques heures avant sa mort, et elle succomba le 14 juillet 1817. Son mari, mort aux îles d'Hyères le 30 juin 1818, ne lui survécut guère. Ses deux fils sont morts sans laisser de postérité, et le sang de madame de Staël ne revit que dans les enfants de sa fille, madame la duchesse de Broglie.

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾

SOUVENIRS ET NOUVELLES

Par H. VIOLEAU (2).

—o—o—

Nous savons que nos lectrices apprécient la précieuse collaboration de M. Violeau; elles aiment ses vers, si gracieux et si touchants; elles lisent avec attrait ses nouvelles, pleines de finesse et de pensées, où l'esprit d'observation ne sert qu'à éloigner du vice et à rendre plus charmante la vertu. On sent que tout est vrai dans ces aimables pages : sentiments, descriptions, portraits; l'auteur ne raconte que ce qu'il a éprouvé, ce qu'il a vu, ce qu'il a observé.

Les deux volumes que notre ami publie aujourd'hui, renferment deux récits déjà connus de nos abonnées : *la Nièce du major* et *le Manoir de Keranglas*; mais le morceau capital du recueil est une histoire tout à fait inédite et qui nous semble mériter le premier rang parmi les productions de l'auteur. — *Théophile Renaud* est l'histoire d'un artiste pauvre, parvenu par son talent, et lancé, presque malgré lui, dans un monde brillant qu'il n'enviait pas. Ses premiers enivres, l'attrait qui le porte, malgré lui, vers l'élégance et la richesse, ses retours sérieux et touchants vers le passé, vers la famille, vers le tra-

vail, sont décrits avec charme; mais nous avons remarqué surtout deux portraits de jeunes filles, Alice et Félicie, où l'auteur a montré la finesse, souvent profonde, de son talent. Alice, esprit enthousiaste, âme légère, qui croit aimer l'artiste, dont elle présente la célébrité future, qui, très-innocemment, le séduit, l'enlace, fait éclore en son âme une affection véritable, et qui, aussi frivole que vive, rejette l'amour qu'elle a fait naître, dédaigne, pour un autre mariage, des sentiments qu'elle a excités; Alice est à la fois un type et une excellente leçon. Que de jeunes filles, coquettes sans le savoir, se jouent des hommes sans importance, et ne se demandent pas si, par hasard, elles n'ont point bouleversé une âme paisible, si elles n'ont pas jeté le trouble de l'ambition et de la douleur dans une existence obscure et tranquille! Cette étude d'Alice, qui paraît esquissée d'après nature, est pleine d'originalité; elle reste dans le vrai, rien de forcé ne la dépare. Nous recommandons à l'attention de nos lectrices la charmante nouvelle dont nous n'avons pu donner ici qu'une très-imparfaite idée; elles liront aussi avec intérêt *les Petits Oues-santins*, histoire de nos jours, qui semble une naïve légende du moyen âge.

Ce nouveau recueil de M. Violeau nous paraît supérieur aux volumes qu'il a déjà publiés; le mouvement du récit est plus animé, les caractères tracés avec plus de force, et tout en voyant grandir les qualités du prosateur, le poète a conservé son beau langage, ses sentiments si chrétiens, qui ont donné à ses débuts un rare cachet d'élévation et de pureté.

(1) C'est par erreur que nous avons indiqué le mois dernier 50 c. pour le prix de *la Lampe du sanctuaire*, c'est 80 c. que se vend cet ouvrage, édité par M. Putois-Gretté, 39, rue Bonaparte.

(2) Deux volumes, prix 4 francs. Chez Ambroise Bray, rue des Saints-Pères, Paris. Par la poste, 4 fr. 50 c.

LES CŒURS DÉVOUÉS

PAR ALFRED DES ESSARTS (1).

—o—o—o—

Le talent aussi aimable que varié de M. des Essarts se retrouve dans cette série de nouvelles, destinées surtout aux jeunes filles, et qui semblent écrites sous les yeux et la chaste inspiration d'une mère. Ses récits divers, empruntés à l'histoire, ou fruits de l'imagination, sont attachants et d'une moralité solide et douce. Nous recommandons ce livre à toutes les familles qui veulent bien chercher dans nos colonnes des indications pour leurs lectures, et, fort heureusement, nos collaborateurs sont de ceux que l'on peut présenter à ses amis et à ses ennemis.

LES NOMS DE BAPTEME

PAR M. LÉON SCOTT (2).

—o—o—o—

Quelques-unes de nos abonnées ont trouvé fort

(1) Un volume, prix 2 fr. 50 c. Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris. Par la poste, 2 fr. 85 c.

(2) Un petit volume, 1 fr. chez Houlliant, rue du Jardin, 3, à Paris. Par la poste, 1 fr. 15 c.

plaisants les noms contenus dans le calendrier que nous avons publié, il y a deux ans, et qui se composait exclusivement de noms de femmes. Ces noms, pris dans le martyrologe romain, n'étaient pas, nous l'avouons, fort romanesques, mais ils avaient le mérite de rappeler de saintes existences et de nobles souvenirs. C'est là ce que quelques personnes n'ont pas compris. M. Léon Scott vient de publier un petit livre où se trouvent inscrits par ordre alphabétique tous les noms de baptême que l'Eglise admet; il a ajouté à chacun d'eux sa signification, sa racine, et un mot de l'histoire du saint ou de la sainte qui l'a porté. Exemples :

17 janvier, sainte Léonille, martyre à Langres, *lionne*, grec.

1^{er} février, sainte Olive, vierge à Anagni, *symbole de douceur*, latin.

10 septembre, sainte Pulchérie, vierge, impératrice à Constantinople, *la plus belle*, latin.

On voit de quelle utilité peut être ce consciencieux travail, lorsqu'il s'agit de nommer un enfant, et en parcourant des yeux ce catalogue, on reconnaît avec quelque surprise que ces noms anciens, qui se rattachent, les uns à l'antiquité, les autres au moyen âge, n'avaient pourtant rien de si ridicule, et que notre étonnement venait surtout de notre ignorance.

Littérature Etrangère.

IL MONTE DELLA LUNA

—o—o—o—

Nel tempo ch' era nuovo il mondo ancora,
E che inesperta era la gente prima,
E non eran le astuzie che son ora;

A piè d'un alto monte, la cui cima
Parea toccasse il cielo, un popol, quale
Non sò mostrar, vivea nella parte ima;

Che più volte osservando l'ineguale
Luna, or con corna, or senza, or piena, or scema,
Girar del cielo al corso naturale;

E credendo poter da la suprema
Parte del monte giungervi, e vederla
Come si accresca, e come in se si prema;

Chi con canestro e chi con sacco per la
Montagna cominciar correr in su,
Ingordi tutti a gara di tenerla :

Vedendo poi non esser giunti più
Vicini a lei, cadeano a terra lassi,
Bramando in van d'esser rimasi giù.

Quei ch' aliti vedean dai poggi bassi,
Credendo che toccassero la luna,
Dietro venian con frettolosi passi.

« Questo monte è la ruota di fortuna,
» Nella cui cima il volgo ignaro pensa
» Ch' ogni quiete sia, nè ve n' è alcuna. »

ARIOSTO.

LA MONTAGNE DE LA LUNE

—o—o—o—

A l'époque où le monde était encore récent, et quand ses premiers habitants étaient sans expérience et ne se doutaient pas de l'esprit de ruse qui existe aujourd'hui ;

Un peuple que je ne saurais nommer vivait à l'extrême limite du pied d'une haute montagne, dont le sommet semblait toucher au ciel.

Souvent, en voyant la lune à la forme mobile, tantôt avec des cornes, tantôt unie, tantôt pleine ou échancree, décrire dans le ciel son cours naturel ;

S'imaginant qu'ils pourraient, de la cime même de la montagne, atteindre l'astre et observer comment il s'accroissait et comment il diminuait ;

Ces hommes, les uns munis de paniers, les autres chargés de sacs, se mirent à gravir rapidement la montagne, également avides de tenir la lune.

S'apercevant ensuite qu'ils n'en étaient pas plus près, ils tombaient à terre tout épuisés, regrettant de n'être pas restés en bas.

Ceux qui, du pied de la montagne, les voyaient en haut pressaient le pas vers eux, croyant qu'ils avaient atteint la lune.

« Cette montagne, c'est la roue de la fortune : le vulgaire » pense qu'à son sommet se trouve tout le repos possible, » tandis qu'il n'y en a aucunement. »

M^{lle} LOUISE MERCIER.

LE RÉVEIL DE LA CONSCIENCE

Scènes d'intérieur.

« Ainsi, vous le voulez, Eliane ? »

— Oh ! oui, cher père, je vous en prie.

— Vous n'êtes pas effrayée des efforts que vous aurez à faire pour détruire en vous des défauts de caractère incompatibles avec la tâche si difficile d'une belle-mère ?

— Effrayée des efforts que j'aurai à faire pour avoir un cœur de mère ! Oh ! papa ! que vous me connaissez mal ! Cette enfant, dont vous me croyez capable de devenir la marâtre, je l'aime d'une tendresse exaltée, avant même de l'avoir vue. Elle occupe ma pensée au moins autant que son père, et je fais mille projets pour lui rendre tout le bonheur que je recevrai de M. Dorbeville. Je l'aime ; comment sa fille ne me serait-elle pas aussi chère que si j'étais sa propre mère ?

— Et si le père ne vous donnait pas le bonheur sur lequel vous comptez !... De quelque manière qu'il agisse envers vous, vos devoirs envers l'enfant seront les mêmes.

— Oh ! papa ! Est-ce qu'il est possible que M. Dorbeville ne me rende pas heureuse !... »

M. Brémont sourit.

« Heureux temps de la jeunesse ! dit-il. Quelle foi en soi ! Quelle confiance dans les cœurs sur lesquels on s'appuie !... Enfin, ce mariage me convient aussi, à moi ; cependant, Eliane, quand je pense aux obligations qu'il vous imposera, et combien une enfant gâtée comme vous est peu propre à les remplir, j'hésite à y consentir.

— Moi aussi, mon ami, j'étais une enfant gâtée quand tu m'as épousée, dit madame Brémont, en ai-je été moins tendre mère ?

— Qui songe à se défier d'une mère, ma chère Adeline ? Je ne redoute pas le caractère de notre fille pour ses enfants ; mais, avant d'être mère, elle sera belle-mère ; c'est autre chose !

— Mon bien-aimé père, dites oui, je vous en prie. Si vous pouviez lire dans mon âme, vous ne prendriez pas au sérieux mes enfantillages passés. Me croire capable de ne pas avoir tous les soins, toute la tendresse possibles pour une enfant si jeune, c'est me faire une mortelle injure ! Je ne veux pas même qu'elle s'aperçoive que je ne suis pas sa véritable mère ; je l'aimerais tant que son cœur s'y tromperait comme le mien.

— Tu te montes trop la tête, ma fille, dit madame Brémont. L'exaltation prépare les déceptions ; il se pourrait que l'enfant et le mari ne répondissent pas aussi vivement que tu le désirerais à tes élans de tendresse exagérée, et qu'il te fallût conquérir leur affection patiemment, lentement, à force de tact et de vertus.

— Oh ! chère maman ! Rien ne me coûtera pour

être à la hauteur d'un devoir que je m'imposerais avec bonheur. »

L'enfant gâtée embrassa tour à tour son père, encore un peu indécis, sa mère, dont ses désirs étaient les loix, et le mariage qu'elle voulait fut arrêté.

Quelques semaines après, Eliane, mariée de la veille, arrivait dans le château d'Ablain, résidence d'été de son mari, et l'enfant du premier lit, vêtue de blanc, et conduite par une femme de charge, saluait son entrée dans la famille, en lui offrant un magnifique bouquet que sa petite main pouvait à peine soutenir tant elle tremblait. Malgré la terreur qui décomposait ses traits, la petite fille, à peine âgée de six ans, était d'une beauté idéale.

« Qu'elle est belle ! » s'écria Eliane en se penchant vers elle, et ouvrant ses bras pour la serrer avec affection.

Mais l'enfant s'éloigna et se réfugia dans les jambes de son père. Les bras d'Eliane retombèrent lentement, et son cœur se resserra douloureusement.

« Est-ce que je vous fais peur, mon enfant ? dit-elle après un instant d'un silence embarrassant pour tous. »

— Oh ! non ! dit M. Dorbeville ; Eva n'est pas une petite sauvage qu'un nouveau visage effraie : n'est-ce pas, ma fille, que tu n'as pas peur ? »

Aucun son ne s'échappa des lèvres d'Eva, mais un signe de ses yeux répondit : Si !

« Mais, mon cher ange, cette dame est ta maman. »

Les yeux d'Eva se relevèrent vivement sur Eliane qu'elle regarda longtemps, et d'un accent convaincu, elle répondit : Non !

« Je te l'assure ; embrasse-la, chère petite, car elle vient pour t'aimer.

— Je sais bien que non.

— Mais qui donc l'a dit le contraire ?

— On m'a dit, ce matin, que le bouquet était pour ma belle-mère, et depuis quelques jours on raconte ici beaucoup d'histoires de belles-mères. Oh ! qu'ils sont malheureux les petits enfants qui ont une belle-mère !... »

L'enfant se mit à sangloter en embrassant son père, comme pour lui demander protection ; Eliane, aussi, pleurait. M. Dorbeville, enlevant sa fille d'un bras et entraînant sa femme de l'autre, entra dans son salon en jetant un regard courroucé à toutes les personnes de sa maison. Il fit asseoir la jeune femme sur un canapé, et s'y asseyant près d'elle, il posa l'enfant sur les genoux de la belle-mère offensée ; puis, penchant la tête de sa fille sur la poitrine de sa femme, il les embrassa toutes les deux avec effusion. Rapprochées par ses caresses qu'elles partageaient, la belle-mère

et la belle-fille se regardèrent. En se voyant toutes les deux couvertes de larmes, elles sentirent fondre dans leurs cœurs, l'une, la crainte mêlée de répulsion, l'autre, le ressentiment, et après s'être embrassées elles embrassèrent ensemble M. Dorbeville. Ces premiers moments passés, il alla donner un coup d'œil aux préparatifs que l'on avait dû faire chez lui pour l'arrivée de sa nouvelle épouse. Il ne fut que quelques moments, mais ce fut trop; des domestiques qui le virent circuler seul dans la maison pensèrent que la jeune dame était montée dans sa chambre, et en se rencontrant près de la porte du salon, restée entr'ouverte, l'un d'eux demanda à l'autre :

« As-tu vu la nouvelle dame, Pierre ? »

— Oui, Baptiste.

— Est-elle jolie ?

— Pas mal si l'on veut; mais quelle différence avec la première ! C'est comme une marguerite à côté d'un lis. Pour nous, c'est bien égal; si seulement elle est de moitié aussi bonne que l'autre, c'est tout ce qui nous regarde. Pourtant, Baptiste, si j'étais Monsieur, pour l'aimer après la première, il ne me faudrait pas avoir toujours devant les yeux ce beau portrait du salon, si ressemblant et si vivant qu'il semble que la bonne et chère dame va sortir de son cadre pour vaquer aux affaires de la maison.

— Ah ! c'est vrai, dit Baptiste, moi qui suis à ma seconde femme, je sais cela. Ma seconde est une bonne et honnête femme, mais pour moi, ce n'est pas l'autre. »

Les deux domestiques se séparèrent; une autre préoccupation aurait d'ailleurs empêché Eliane de les entendre plus longtemps. Ses yeux, en cherchant le beau portrait du salon dont Pierre venait de parler, avaient vu cette magnifique peinture en pied et de grandeur naturelle, au-dessus du canapé où son mari l'avait assise. Debout devant elle, Eliane semblait pétrifiée. Déjà la conversation des deux domestiques l'avait frappée au cœur, la vue du portrait l'avait achevée. C'en était fait des illusions du premier jour; elle sentait mourir en elle jusqu'à l'espérance. Son caractère altier, étouffant la voix du cœur, faisait circuler dans ses veines comme un frisson de haine pour cette femme morte; pour cette enfant, sa fidèle image; pour tous les gens de la maison, dans les regards desquels elle croirait toujours lire une humiliante comparaison; presque pour son mari, quoiqu'en même temps elle n'eût jamais plus vivement senti le sentiment exalté et jaloux qu'elle éprouvait pour lui.

« Cette femme ne m'a rien laissé ! pensa-t-elle avec découragement. Amour de l'époux, tendresse de l'enfant, attachement des domestiques, sympathies dans le pays, tout lui restera ! Et pour moi, l'isolement du cœur dans ma propre maison, dans la famille qui est devenue la mienne, et une malveillante appréciation de tout ce que je pourrai faire !... Jolie partout ailleurs, ici je semblerai presque laide !... Si encore elle m'avait laissé la ressource d'être au moins meilleure qu'elle !... Mais, non; il lui fallait tous les dons !... N'était-ce pas assez que le prestige de la beauté !... »

Des larmes gonflaient le cœur d'Eliane, mais elle entendit la voix de son mari qui revenait vers elle; refoulant alors les pleurs qui montaient à ses yeux, elle se replaça sur le canapé, en reprenant machinalement l'enfant dans ses bras. A peine l'eut-elle ap-

prochée de sa poitrine que, par un mouvement aussi involontaire que le premier, elle la repoussa loin d'elle, et se leva pour aller au-devant de M. Dorbeville.

« Je voudrais lui dit-elle, me retirer un moment dans ma chambre. »

M. Dorbeville s'empressa de la conduire chez elle et la laissa seule. Il était temps, car à peine l'avait-il quittée que la jeune femme, inondée de larmes, tomba sur un fauteuil, la tête renversée, les mains crispées sur son front et le cœur plein d'irritation et de mauvais sentiments. Mais bientôt la pensée de Dieu la saisit soudainement, puis vinrent le souvenir des conseils de son père et des exhortations de sa mère, celui des engagements sacrés qu'elle avait contractés la veille au pied des autels; de ceux qu'elle avait pris avec elle-même au fond de son cœur. Peu à peu la raison, la justice, la confiance en Dieu rentrèrent dans son âme, et un quart d'heure après, calmée par la prière, elle rentra dans le salon, et demandait l'enfant qu'elle regrettait d'y avoir laissée.

Trois ans se sont écoulés depuis l'entrée d'Eliane dans sa maison; une petite fille de deux ans, forte comme si elle en avait quatre, fraîche, mutine, exigeante, joue à ses côtés dans son cabinet de travail, ou plutôt y bouleverse tout. Elle arrache des mains d'Eva les jouets de cette dernière, qui s'efforce en vain de les sauver de la destruction. Fière de sa victoire, le malin petit démon secoue d'un air triomphant les boucles de sa chevelure brune : Eliane rit. La petite Eglantine, encouragée par cette espèce d'approbation, apporte sur les genoux de sa mère les jouets qu'elle vient de conquérir, et regarde sa sœur aînée en hochant la tête comme pour lui dire : Viens donc les reprendre là !... Hélas ! la pauvre Eva s'en garderait bien; elle n'ose pas même laisser couler les larmes qui gonflent son petit cœur, elle oserait encore bien moins se plaindre; mais dans son courroux silencieux elle lance sur Eglantine, qu'Eliane couvre de baisers, un regard qui semble une malédiction.

« Oh ! dit Eliane, quel regard ! C'est comme un souhait de malheur; cette enfant déteste sa sœur. Emmenez-la, mademoiselle Bert, continua-t-elle en s'adressant à une jeune personne assez bien de visage malgré son regard oblique et son sourire faux, mais vulgaire dans ses manières, et aussi servilement flatteuse avec M. et madame Dorbeville qu'elle est dure et tyrannique avec Eva, confiée à ses soins. »

Cette demoiselle Bert était une espèce de gouvernante d'enfant, quelque chose de plus qu'une bonne, et pourtant beaucoup moins qu'une institutrice, car, bien qu'elle ne fût pas dépourvue d'instruction, elle péchait par l'éducation. Mais, en donnant une gouvernante à Eva, Eliane n'y avait pas regardé de si près; elle n'avait songé qu'à se décharger de l'embarras que lui causaient les soins dus à cette enfant. Elle payait pour que la fille de son mari fût élevée, il n'avait donc rien à lui dire; que lui importait après si l'étrangère à laquelle elle confiait cette mission en était digne !

Mademoiselle Bert se leva, et, moitié par contrariété de se trouver dérangée, moitié pour faire sa cour à madame Dorbeville, en se joignant à elle pour accabler Eva, elle se mit à lui reprocher tous les défauts imaginables. La belle-mère applaudissait à la peinture qui se déroulait devant elle, car on allégeait sa conscience,

en lui prouvant que cette enfant était encore plus mauvaise qu'elle ne le croyait.

« Allez, petit monstre; on est chassée quand on est si méchante, disait durement mademoiselle Bert à Eva, en la poussant devant elle, à sa sortie de la salle à ouvrage. »

Quand elle se retourna, après en avoir fermé la porte, elle se trouva en face de M. Dorbeville.

« Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il. Quoi qu'ait fait cette enfant, ne pourriez-vous la reprendre d'une manière moins dure ? »

Il était pâle d'irritation. A son aspect, mademoiselle Bert avait rougi, et d'une voix radoucie elle dit presque tout bas :

« Oh ! monsieur, pardonnez-moi ! Mon apparente colère n'est qu'une feinte à laquelle je suis forcée pour conserver ma place. Madame est si dure envers cette pauvre petite, que si je paraissais la traiter mieux qu'elle, elle considérerait mes égards pour Eva comme une critique de sa conduite, et elle me changerait ; ma jeune élève y perdrait peut-être, car, loin des yeux de madame, j'agis tout différemment avec Eva. »

Elle mentait effrontément. Seule avec son élève, elle agissait encore plus mal, et si madame Dorbeville était injuste envers Eva et n'avait pour elle que de l'éloignement et de l'indifférence, il n'était pas dans sa nature de trouver bon que sa gouvernante la rendit malheureuse.

M. Dorbeville entra dans la pièce où Eliane continuait à jouer avec sa fille; il ne prononça pas un mot; il avait besoin de se remettre avant d'entamer la conversation d'une manière convenable.

« Voilà tout ce que tu as d'aimable à nous adresser ? dit Eliane. Tu n'embrasses pas seulement mon Eglantine, il semble qu'elle n'est pas ta fille; pourtant elle ne ressemble, elle. Mais qu'importe ! toutes tes caresses sont pour ton Eva. Cependant, continua-t-elle avec un redoublement d'aigreur, ma fille est une magnifique enfant dont vous pouvez être pour le moins aussi fier que de l'autre !

— Oh ! oui, pour le moins, car il n'y a pas aujourd'hui de quoi s'enorgueillir de l'autre, comme vous l'appellez. Elle était aussi, quand vous êtes arrivée ici, magnifique de force et de santé, mais maintenant elle ne grandit même pas ; ce n'est plus qu'un squelette d'enfant, dont le front soucieux a l'expression d'un autre âge. Ne pourrais-je pas vous demander compte de cette différence entre mes deux filles ?

— Mon Dieu ! s'écria Eliane, allez-vous m'accuser de la maigreur d'Eva ? Que puis-je donc faire à cela ?

— Tout... Un enfant qui dépérit est maltraité, ou malade, ou au moins mal soigné... Daignez-vous seulement vous apercevoir du dépérissement d'Eva ?... Vous êtes jalouse des témoignages de tendresse que je lui donne ; si vous en étiez moins avare pour elle, j'en serais moins prodigue pendant les courts instants que me laissent les affaires. Pauvre enfant ! ne faut-il pas que je la caresse pour deux, quand il m'est donné de passer une heure en famille !

— Et c'est à cause de cela qu'il ne vous reste plus rien à dire à Eglantine ? La pauvre enfant a le tort d'être ma fille, Eva est celle de la femme aimée. »

M. Dorbeville haussa les épaules.

« De la femme parfaite, continua Eliane. Celle-là avait toutes les vertus et tous les charmes.

— Oui, toutes les vertus et tous les charmes, vous dites vrai ; ma vie était aussi douce avec elle qu'elle est avec vous orageuse et difficile ; pourtant j'évite tout ce qui peut à son sujet froisser votre amour-propre envieux et jaloux.

— Mon amour-propre !...

— Oh ! pas autre chose ! L'amour est dévoué, l'amour-propre seul est égoïste et rapporte tout à lui. Mais quand je ne vous parle pas d'une femme que vous semblez prendre à tâche de me faire regretter, pourquoi me la rappelez-vous sans cesse ?

— C'est que je la sens partout entre vous et moi, c'est que le sentiment que vous conservez pour elle déborde de votre cœur, de vos lèvres, du son de votre voix, quand vous embrassez sa fille et que vous prononcez son nom... Elle aussi s'appelait Eva !... Vous évitez, dites-vous, tout ce qui peut me blesser à son sujet ai-je seulement jamais pu obtenir de vous le sacrifice de son portrait !

— Il est inutile de revenir là-dessus, Eliane ; le portrait d'Eva restera où il était de son vivant, de même que le vôtre resterait après vous à la place que vous avez choisie pour lui, si j'étais destiné à vous voir mourir avant moi.

— Vous n'y tenez guère à celui-là !

— Rien ne vous donne le droit de le penser. S'il est relégué dans votre chambre, c'est que vous l'avez ainsi voulu.

— Il fallait peut-être le placer à côté de la merveillé, afin de mieux établir la différence !

— Vous avez voulu que votre portrait fût dans votre chambre, il y est ; vous avez voulu que le mien l'y suivit afin qu'il fût près de vous et de vous seule, je me suis empressé de le faire placer à l'endroit que vous avez désigné ; que pouvais-je de plus ?... Faire enlever celui d'Eva... On ne touche pas aux morts... Je n'ai eu que trop de condescendance pour votre jalousie. Ne vous ai-je pas laissé bouleverser dans ma maison tout ce qu'elle y avait établi ; renvoyer tous les domestiques qui l'avaient connue, et que sais-je?... Mais je ne suis pas entré ici pour vous parler de tout cela ; j'y suis venu pour me plaindre sérieusement de votre conduite envers l'enfant que vous accablez de votre haine, au point que la gouvernante à qui vous l'abandonnez ne peut conserver son emploi qu'en feignant de maltraiter devant vous cette pauvre petite créature, étiolée sous le souffle d'une continuelle malveillance ; j'y suis venu pour vous dire que désormais cette enfant sera protégée non pas seulement par ma tendresse, mais par mon autorité.

— Quelle horreur ! qui a pu vous dire de pareilles choses ?....

— La gouvernante elle-même que je viens de voir sortir d'ici en parlant brutalement à ma fille, et la poussant hors de chez vous.

— Oh ! mon Dieu !... Mais ce n'est pas possible !... La gouvernante !... elle-même lui trouve tous les défauts !

— Pour vous complaire, dit-elle.

— Mais vous-même, si vous aviez vu le regard de malédiction qu'Eva a lancé sur Eglantine, vous seriez forcé de convenir que c'est dans le cœur de cette enfant que se trouve la haine, une haine mortelle contre sa sœur.

— Une haine mortelle dans le cœur d'un enfant de neuf ans !... S'il en était ainsi, vous l'auriez donc déjà

bien fait souffrir pour et par cette sœur à peine sortie de ses langes !... La discorde, la haine, voilà donc ce que vous avez semé chez moi ; voilà donc le rôle de la mère de famille, rôle si saint ! et qui, partout ailleurs, est une providence !... »

Ne se sentant plus maître de lui, M. Dorbeville partit, laissant sa jeune femme atterrée.

Pourquoi tout à coup une irritation si grande à laquelle il ne l'avait pas accoutumée, bien qu'il lui reprochât souvent, mais en termes mesurés, de manquer d'affection pour Éva ? Et cette gouvernante ! Pourquoi l'accusait-elle, à l'égard de l'enfant, d'une malveillance qu'elle semblait s'acharner sans cesse à exciter ? Éliane se leva vivement et chercha la gouvernante, mais elle était sortie sous le prétexte de promener son élève, quoique en réalité ce fût dans la crainte d'être rappelée par M. Dorbeville après une explication avec sa femme. Éliane, impatiente, ne put attendre tranquillement son retour ; prenant sa fille par la main, elle sortit dans l'espoir de rencontrer la gouvernante. Églantine n'allait pas vite et s'arrêtait souvent ; Éliane séjournait donc devant chaque chaumière, en s'irritant et se plaignant intérieurement de l'injustice de son mari et de la fausseté de mademoiselle Bert. Peu à peu, la fraîcheur de l'air calma sa tête exaspérée, et les tableaux qu'elle avait sous les yeux finirent par attirer son attention. Un cri comprimé, un sourd gémissement lui firent porter ses regards au fond d'une chambre obscure, où un homme à face brute assommait de coups un frêle enfant, si rachitique qu'il semblait à peine âgé de huit ans quoiqu'il en eût douze. Une malheureuse femme, dont le visage était décoloré par la terreur, se courbait sur ses mains jointes, en baissant les épaules à chaque coup porté à son enfant, comme si le coup était tombé sur son propre corps, sans oser ni défendre son fils, ni appeler à son secours ; sachant bien que le pauvre martyr serait encore plus cruellement maltraité si elle, ou tout autre, essayait de le soustraire à ce traitement barbare.

Émue d'indignation et de pitié à ce douloureux spectacle, Éliane sentait ses jambes fléchir, et semblait près de s'évanouir. Un vieux mendiant, à qui elle venait de faire l'aumône, était resté près d'elle, et contemplait aussi cette scène navrante, mais avec un sentiment bien différent.

« Pauvre enfant ! Malheureuse mère ! s'écria madame Dorbeville.

— Dieu nous rend jusque dans nos innocents enfants le mal que nous faisons à une de ses créatures... dit le vieux pauvre. Il lui faut une victime pour une victime... Cette malheureuse mère avaient premières noces épousé un veuf qui avait une fille, et elle a si mal soigné, si mal nourri, tant maltraité cette jeune fille, tandis qu'elle élevait son fils avec une tendresse infinie, que la pauvre enfant en est morte. Devenue veuve à son tour, elle épousa cette brute, et voilà le sort que Dieu fait au fils qu'elle chérit. Il est devenu si frêle, qu'il ne peut plus travailler ; vous voyez ce qui lui vaut la faiblesse qui le fait tomber sur son ouvrage. »

Un frisson parcourut le corps d'Éliane, et la fit trembler comme si la terre se fût agitée sous ses pieds ; elle saisit sa fille et l'étreignit convulsivement en jetant un cri perçant. Le mendiant s'éloigna la tête penchée, en la regardant de côté sous ses cils

gris et baissés ; il semblait étudier, en se retirant, l'effet produit par ses paroles, et la joie du succès étincelait sous ses paupières. Mais Éliane ne voyait plus rien autour d'elle ; elle retourna au château, brûlant et frissonnant même temps sous l'influence d'un commencement de fièvre. Quelques fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes ; en passant devant l'une d'elles, celle de la salle d'étude où se tenait habituellement mademoiselle Bert, la voix d'Éva en pleurs et celle de l'aigre gouvernante la firent regarder à travers la persienne fermée. En cet instant même, un soufflet retentit sur le visage amaigri d'Éva. Hors d'elle-même à ce spectacle, et croyant déjà voir la colère céleste venger sur sa propre fille l'ignoble traitement fait à l'enfant du premier lit, Éliane remit Églantine à un domestique qui se trouva sur ses pas, et courut à la salle d'étude.

« Misérable !..... s'écria-t-elle ; vous osez frapper mademoiselle Dorbeville !..... »

Puis, oubliant ses propres griefs contre la gouvernante, elle prit Éva par la main, et l'entraîna avec rapidité dans la direction de la chambre de son mari.

Pendant ce temps, M. Dorbeville, qui se disposait à partir pour la ville, accourait vers la salle d'où sortait sa femme, car de la cour où sa voiture l'attendait, il avait entendu le soufflet, et reconnu la voix plaintive d'Éva, puis celle irritée de madame Dorbeville, dont il n'avait pu distinguer les paroles.

« Je viens d'entendre le bruit d'un soufflet, dit-il à mademoiselle Bert qui se retirait, et ma fille pleurerait, aurait-on osé la frapper !..... répondez, mademoiselle !..... »

Mademoiselle Bert restait immobile devant le père outragé, n'osant ni le regarder, ni prononcer une parole.

« Répondez, mademoiselle, cette fois je vous y autorise.... je vous l'ordonne.... » continua-t-il en suivant des yeux Éliane entraînant Éva dans le long corridor qui se développait devant lui, et déjà si loin qu'elle ne l'entendait pas.

Mademoiselle Bert se taisait toujours. Madame Dorbeville se retourna au moment de monter l'escalier, elle vit sur le seuil de la salle d'étude son mari et la gouvernante. L'air courroucé de M. Dorbeville, qui plongeait les yeux dans la profondeur du corridor, et l'attitude si calme de mademoiselle Bert, lui firent penser qu'une fois encore elle venait de l'accuser de sa propre brutalité. Éliane retourna sur ses pas et reprit sa course, abandonnant la main de l'enfant qui retardait sa marche ; mais, sentant bouillonner en lui une violente colère, et ne voulant pas en donner le spectacle aux gens de sa maison, M. Dorbeville prit subitement une résolution qui tranchait toutes les difficultés de son intérieur ; courant se jeter dans sa voiture, il partit au plus vite.

Doublement exaspérée en voyant son mari lui échapper, Éliane dit à la gouvernante :

« Vous pouvez faire les apprêts de votre départ, mademoiselle ; celle qui a osé m'accuser devant M. Dorbeville, et porter la main sur une de mes enfants, ne restera pas un jour de plus chez moi ; dès demain vous sortirez d'ici, et jusque-là, ne vous retenez pas sur mon chemin. »

M. Dorbeville s'en allait vers la ville ; il était bien résolu, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, d'éloigner

Èva de la famille et de la placer dans un pensionnat, afin de la soustraire aux mauvais traitements qu'elle subissait dans sa propre maison. Ce soir-là, il ne devait pas rentrer; mais, dans sa colère, il avait oublié de le dire en partant.

Seule à dîner avec les enfants, et livrée à elle-même pendant toute la soirée, Eliane examinait avec inquiétude les traits altérés d'Èva, sa maigreur, son attitude mélancolique, auxquels jusqu'alors elle n'avait pas pris garde. Pour la première fois, elle comprit que le dépérissement de cette enfant était alarmant. Deux ou trois fois Èva toussa.

« Mon Dieu! dit Eliane, elle tousse! je ne m'en étais pas aperçue, et jamais cette affreuse Bert ne m'en a prévenue! — Toussiez-vous avant ce jour, mon enfant? »

— Oui! dit Èva.

— Y a-t-il longtemps que vous toussez?

— Assez longtemps, mais plutôt la nuit que le jour.

— Mademoiselle Bert ne vous a jamais rien fait prendre pour cette toux?

— Rien, » répondit Èva, étonnée de ces questions faites d'un ton plein d'intérêt.

Eliane sonna, fit préparer une tisane pour Èva, et demanda du sirop.

« Demain, dès le matin, dit-elle à la femme de chambre, vous enverrez François chercher le médecin, cette enfant est malade. »

Elle se fit apporter les vêtements de nuit d'Èva, et après avoir couché Eglantine, elle la déshabilla elle-même près d'un bon feu. En voyant nus les petits membres amaigris de la chétive enfant, une véritable frayeur se peignit sur son visage.

« Est-ce qu'on meurt de la toux? dit Èva.

— Mourir! mon cher ange!... oh! non, vous ne mourrez pas! Je ne veux pas que vous mourriez, moi!

— Mourir!... reprit-elle. » Son visage se couvrit de larmes. Sa propre fille ne devait-elle pas répondre devant Dieu de la vie d'Èva! La voix d'un vieillard, semblable à un avertissement du ciel, ne lui avait-elle pas dit que ce juge sévère imposait la peine du talion, voulait une victime pour une victime!...

« Oh! non, il ne faut pas mourir!... Vous prendrez bien tout ce qui sera ordonné pour votre guérison, n'est-ce pas, ma chère enfant? Et puis vous serez gaie, promettez-le-moi, car la tristesse fait beaucoup de mal. Vous ne voudrez pas me désespérer, en ne faisant pas tout ce que vous pourrez pour vous guérir promptement, n'est-ce pas?

— Vous m'aimez donc, maman? dit timidement Èva, en fixant sur Eliane des yeux pleins de grosses larmes.

— Oui, je t'aime! » dit la jeune femme, émue jusqu'au fond de l'âme, en embrassant avec effusion la pauvre petite créature, dont le cœur, à cette caresse inaccoutumée, s'épancha en pleurs d'une douceur infinie.

« Mon Dieu! dit Eliane, pleurant aussi, pardonnez-moi! Ayez pitié d'une mère!... conservez-nous cette enfant.

— Maman, dit Èva de sa petite voix brisée: j'aimerai bien ma sœur, »

Les heures s'écoulaient, M. Dorbeville ne rentrait pas. Inquiète, agitée, ébranlée par toutes les émotions qu'elle avait éprouvées dans la journée, Eliane atten-

dant toujours, se jeta sur son lit, accablée par la fièvre. Bientôt elle s'endormit d'un lourd sommeil.

Un ciel nuageux jette des teintes sombres dans le salon désert de M. Dorbeville, et semble répandre une expression de tristesse dans les traits et l'attitude du beau portrait qui en est le principal ornement. Sous cette image révéree, brille un petit cadre plus neuf, et comme l'autre, d'une grande richesse; il contient les boucles enfantines d'une chevelure blonde, de la même nuance que celle du portrait; ces boucles sont mêlées d'ornements en crêpe funèbre. L'enfant et la mère sont réunies au ciel comme ce qui reste d'elles sur la terre....

Au loin, résonne une voix grondeuse qui commande seule au château, car M. Dorbeville n'y est plus; dans la chambre vide d'Eliane, aussi, il a joint un crêpe à un portrait, et depuis longtemps déjà il a fui sa maison, dont sa troisième femme a fait un enfer; car, chez celle-là, un amour plus ou moins égoïste ne rachète pas un caractère intolérable. Dans son cœur sec, il n'y a rien; nul bon sentiment n'y pourrait trouver place. Elle n'est point injuste et irritante parce qu'elle est jalouse, parce qu'elle aime et qu'elle souffre; elle est méchante pour le plaisir de l'être, parce que telle est sa nature, parce qu'elle met son bonheur à peser de tout le poids de sa situation présente et de son orgueil grossier sur ceux devant lesquels elle a longtemps rampé basement. Cette femme, c'est mademoiselle Bert! Elle étouffait de ses criaileries, en la secouant rudement, une jeune fille à l'œil hagard, Eglantine! idiote, échevelée, vêtue sans soin, sans goût, presque grossièrement; non par la négligence de sa marâtre, mais par sa volonté. Abaisser de toutes les manières l'enfant de celle qui, un jour, l'a chassée, c'est sa plus grande jouissance. Un jeune enfant, le sien, emploie toute la force de ses petits poignets à tourmenter avec elle Eglantine hébétée.

Par sa taille, elle doit avoir dix ans, la pauvre orpheline que son père oublie dans ses lointains voyages; quant à sa figure, dégradée par l'idiotisme, elle n'a point d'âge. On l'a tant maltraitée, tant effrayée, que sa raison en est aliénée; mais son intelligence seule s'est éteinte dans les longues tortures qu'elle a subies; la force de sa constitution a résisté à tout.

« Elle est de fer! » dit l'affreuse Bert en détournant d'elle ses yeux faux, pour les reporter sur son fils.

Sa pensée semble écrite sur sa figure; on y lit sur tous les traits: *Sans cette idiote inutile en ce monde, mon fils aurait à lui seul toute la fortune de M. Dorbeville.*

Fatale pensée! malheureuse enfant!

Tous trois sont assis devant un feu pétillant. Le méchant petit garçon, s'amusant de l'effroi de sa sœur, approche de ses pieds un tison embrasé, tandis que la mère lit, accoudée sur une table. Un mouvement instinctif la fait se lever pour arracher à son fils ce dangereux jouet; une réflexion l'arrête, et elle se rassied lentement, laissant faire; mais ses yeux, où brille une flamme satanique, ne perdent pas un instant de vue les mouvements de l'enfant qui semble avoir, comme elle, un sourire de démon. Tout à coup le feu prend à la robe d'Eglantine sans qu'elle ait l'éclair d'intelligence nécessaire pour se soustraire, par

la fuite, à ce jeu cruel ; mais en même temps il se communiqua aux vêtements de son frère. Soudain la mère, couvre son fils de son corps, éteint de ses mains les premiers jets de flamme. Pendant ce temps, l'orpheline infortunée brûle toute vive sans même jeter un cri.

En ce moment terrible, des sons rauques et inarticulés s'échappent de la poitrine d'Eliane, elle étouffait sous cet affreux cauchemar ; elle était pourpre. Enfin ses yeux s'ouvrent et des cris déchirants, se faisant jour à travers le sang qui gonflait sa gorge, remplacent le râle dont le bruit sourd ne pouvait parvenir jusqu'à sa femme de chambre. Dans un instant tous ses domestiques l'entourent.

« Mon Dieu !... s'écrie-t-elle, en jetant autour d'elle des regards inquiets, égarés, Eglantine !... Eva !... mes enfants !... toutes les deux ! Vite, je veux les voir ! »

Déjà les deux enfants, attirées par ses cris, arrivaient d'elles-mêmes dans sa chambre.

« Mon Dieu !... ce n'était donc qu'un rêve !... Mais quel rêve !... j'en mourrai ! »

Elle n'en mourut pas ; mais elle en fut sérieusement malade.

Lorsque, dans le courant de la journée, M. Dorbeville rentra, il trouva toute sa maison en mouvement. Mademoiselle Bert faisait emporter son bagage ; la femme de chambre descendait une cuvette pleine de sang, et tous les domestiques allaient et venaient précipitamment.

« Qu'est-ce que cela ? dit M. Dorbeville alarmé.

— Madame est malade, on vient de la saigner, lui répondit-on.

— Où est Eva ? reprit-il.

— Elle est avec sa sœur, sur le lit de sa mère. »

M. Dorbeville courut jusqu'à la chambre de sa femme.

Une pâleur extrême, causée par la forte saignée qu'on venait de lui faire, avait succédé chez madame Dorbeville à la rougeur qui l'empourprait le matin, et, déjà fort affaiblie, elle put à peine tendre vers son mari ses mains tremblantes. Apaisé par l'état dans lequel il la retrouvait et par la vue d'Eva tenant sa place dans le groupe de famille, il vint à elle avec une affectueuse inquiétude et l'embrassa. Bientôt il sentit ses joues mouillées des larmes d'Eliane.

« Allons, dit-il, calme-toi. Tous ces tourments

vont cesser ; dès demain, Eva entrera dans une pension, et la paix renaitra peut-être dans notre intérieur.

— Eva dans une pension ! s'écria Eliane, Eva séparée de nous ! Oh ! vous me jugez trop sévèrement ! Par pitié, ne l'éloignez pas de moi ! Ma vie entière sera consacrée à réparer mes torts envers elle, envers moi-même ! Vous ne me connaissez pas, monsieur Dorbeville ! Jusqu'ici une fatale jalousie nous a séparés, mais tu le verras, mon ami, une vie nouvelle va s'ouvrir pour nous. J'étais en délire, mais ma conscience s'est enfin éveillée, et mes regrets te sont un sûr garant d'une réparation égale aux torts que je déplore. Je ne suis pas d'ailleurs aussi coupable que tu le crois, et une explication est nécessaire entre nous... pour me laver des monstruosités qu'on m'a imputées. »

Avec la raison et l'affectueux accomplissement des devoirs, le bonheur revint ou plutôt entra pour la première fois au foyer des époux, et les deux sœurs également traitées, également soignées, eurent bientôt même santé, même gaieté, mêmes habitudes de bonne éducation. Tous les cœurs s'étaient rapprochés, l'exaltation et la passion égoïste avaient fait place, dans celui de la jeune femme, à une affection plus vraie ; on s'aimait enfin réellement, et chacun était content de soi et des autres.

Un soir, en entrant au salon, M. Dorbeville, étonné, vit le portrait d'Eliane faisant pendant à celui de sa première femme, et en face, le sien près d'un quatrième cadre, où ses deux enfants enlacées formaient un groupe charmant. Il sourit.

« Tu n'as donc plus peur de ce souvenir du passé ? dit-il à Eliane en lui ouvrant ses bras.

— Non, répondit-elle, car maintenant je me sens digne d'amour, et j'ai foi dans la loyale bonté de ton cœur.

— Dieu soit loué ! dit Eva en sautant au cou de son père, tu peux à présent embrasser d'un seul coup d'œil tous ceux qui t'aiment : nous ici, ma mère au ciel, où elle prie pour ton bonheur.

— Tandis que nous te le donnons, » ajouta Eglantine en glissant sa tête brune et ses mains caressantes entre Eva et M. Dorbeville. »

ADÈLE CLERET.

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

HISTOIRE D'UNE AME.

(Treizième article.)

Paris, avril 18... (1).

J'avais remarqué depuis longtemps l'altération que les années ont fait subir au caractère de madame Clé-

(1) Trois ans d'intervalle sans événements.

ment ; autrefois vive, mais ronde ; rude, mais gaie, faisant succéder les caresses aux coups de boutoir, elle est devenue, avec l'âge et les infirmités, quinquise, chagrine et surtout méfiante. Madame de la Perne est celle qui souffre le plus de cette humeur difficile, quoique, à coup sûr, elle ne mérite pas d'être traitée avec

si peu d'égards; mais son mari lui-même reçoit les délaboussures du spleen de la tante. Elle blâme surtout sa manière de comprendre les affaires, ne voulant les entendre, elle, que comme on les faisait du temps de feu M. Clément; ces rapprochements donnent lieu trop souvent à des reproches pleins d'acrimonie, et où se révèle tout ce que la chagrine vieillesse a de soupçons et de blâme contre la génération présente. M. de la Perne riposte, et plus vertement que nous ne le voudrions; fréquemment on se quitte refroidis, jusqu'au jour où l'on devait se quitter brouillés : or, je crains que ce jour ne soit venu.

Hier, il était question de je ne sais quel chemin de fer, dont M. de la Perne avait pris un grand nombre d'actions. Madame Clément l'attaqua à ce sujet, en appuyant ses paroles vives de raisons qui ne me semblaient pas trop solides; la discussion suivait son cours ordinaire, c'est-à-dire, qu'elle s'échauffait, sans qu'aucune des parties fût convaincue par son adversaire; madame de la Perne avait essayé d'intervenir, avec sa bonne grâce accoutumée, et n'avait reçu pour réponse qu'un :

« Est-ce que vous entendez quelque chose à cela, ma nièce? allez donc à vos chiffons! »

Le mari couvrit la retraite de sa femme par une réplique vive, qui en attira une autre plus acerbe; enfin, madame Clément se leva, tout en colère, et dit, d'un ton bref :

« Arrangez-vous comme il vous plaira, mon neveu, mais tenez-vous pour dit que mon argent ne prendra pas le mors aux dents sur vos chemins de fer... je ne le livrerai pas aux intrigants. Et, sur ce, bonsoir, il fera chaud quand nous nous reverrons. »

Elle partit vivement; Berthe et sa mère voulurent courir après elle, M. de la Perne les a retenues, en disant :

« C'est trop de despotisme! suis-je donc aux lisières! »

La tante Clément n'est pas revenue et nous sommes sans nouvelles.

Paris, avril 18...

Ce matin, Madame de la Perne m'a prise à part, en me disant :

« Vous voyez, tante Clément ne vient plus nous voir, je crains qu'elle ne soit malade; déjà, elle souffrait de ses oppressions, et il pleuvait à torrents lorsqu'elle est retournée chez elle! Que lui sera-t-il arrivé? M. de la Perne ne veut pas que j'y aille, il est mécontent, mais il ne trouvera pas mauvais que vous me rendiez ce service... Auriez-vous cette bonté, mademoiselle Julie? »

Je répondis bien vite affirmativement; j'installai Berthe à ma place auprès de sa sœur, et je courus à l'autre bout de Paris. Madame Clément demeure près du Luxembourg; elle occupe, à un troisième étage, un appartement modeste et peu en harmonie avec sa fortune; les meubles sont du temps de l'empire, et rangés avec un soin méticuleux, une propreté rigide, qui répondent assez bien au caractère de la maîtresse du logis. Je sonnai : la vieille servante vint m'ouvrir; elle avait l'air plus rechigné que de coutume, d'où je conclus à un malheur :

« On aurait le temps de mourir, me dit-elle aigre-

ment, sans que quelqu'un de chez vous vienne voir si l'on a rendu l'âme!

— Madame Clément? lui dis-je.

— Eh bien! madame Clément, pauvre chère femme, elle est bien malade! elle a des oppressions terribles! elle étouffe, quoi!...

— Pourrais-je la voir?

— Je vais aller le lui demander. »

Après un instant d'attente, elle me fit entrer dans la chambre de la malade. Je fus effrayée à son aspect, tant la souffrance avait fait de ravage sur ce visage déjà altéré par les ans. Une pâleur de cire était répandue sur ses traits, ses yeux enfoncés me jetèrent un regard terne et vitreux, sa bouche entr'ouverte exhalait une respiration pénible, et à chaque mouvement, trop fort pour sa faiblesse, on voyait couler la sueur sur ses tempes creuses. Elle fit un effort pour se soulever en m'apercevant.

« Ils se sont donc souvenus de moi! me dit-elle.

— Votre silence et votre absence nous ont bien inquiétés, madame, répondis-je. Nous ignorions tout à fait votre indisposition.

— Indisposition! c'est la mort. Voyez-vous, je ne m'abuse pas! d'ailleurs, mon médecin est un homme franc, il m'a dit : Mettez vos affaires en ordre... et je l'ai fait... Ah! ah! ils seront étonnés... »

Ces paroles furent dites à longs intervalles, entrecoupées par une toux pénible et de cruelles oppressions qui faisaient haleter cette poitrine mourante. Je voulus dire à madame Clément quelques mots de consolation :

« Le bon Dieu vous rendra à la santé, lui dis-je, nous allons vous soigner et vous rattacher à la vie... Berthe, Fernande et leur mère viendront tour à tour s'établir auprès de votre lit, et j'espère que vous ne me refuserez pas une petite place; vous savez combien nous vous aimons tous. »

Son regard parut s'adoucir, elle reprit :

« Je vous aimais aussi, tout en pestant parfois contre mon neveu, dont je n'approuve pas les idées, mais j'aimais bien mes petites nièces, ma jolie Berthe et ma bonne Fernande... elles se souviendront de la vieille tante... je ne les verrai plus guère, car je m'en vais... je m'en vais... Tenez, mademoiselle Julie, allez me les chercher, cela me fera plaisir... »

— J'y cours!

— Vous êtes une bonne fille...

— N'avez-vous pas quelque autre commission dont vous vouliez me charger, un ami que vous désireriez voir?... »

Elle me regarda, et un sourire effrayant crispa ses lèvres :

« Je vous comprends, dit-elle, vous voulez parler du curé, n'est-ce pas? Je veux mourir tranquille... Non, non, il n'est pas encore temps... Au dernier moment. »

Je n'osai insister, mais les larmes qui coulèrent sur mon visage parlèrent pour moi : elle les vit et répéta :

« Vous êtes une bonne fille... allez, allez vite, je n'ai pas de temps à perdre... »

Je pensais comme elle, et, prenant une voiture, je m'arrêtai d'abord chez le curé de la paroisse, que je suppliai, en deux mots, de se tenir prêt à venir au secours de cette pauvre âme, puis je volai chez nous. La douleur de M. de la Perne et de toute la famille

fut sincère; nous repartîmes sur-le-champ, et, au fond du cœur, je craignais de trouver la mort là où j'avais laissé un reste de vie. Je ne me trompais guère : Madame Clément était plongée dans un assoupissement qui nous permit de remarquer les progrès de la mort sur son visage, et qui fit couler parmi nous bien des larmes. Retirée un peu à l'écart, je priais en silence et j'attendais, avec angoisse, le réveil, qui, selon le médecin, devait précéder de si peu le repos éternel. Saint Vincent de Paul se réveillant ainsi du dernier sommeil qu'il goûta sur la terre, dit en souriant à un de ses amis :

« C'est le frère qui précède la sœur. »

Il considérait sa mort avec le calme du chrétien qui va jouir de son Dieu; à qui la foi a donné une ferme espérance; ici, le calme régnait aussi, mais un calme trompeur; et quel réveil lui succéderait, ô mon Dieu!

L'assoupissement fut prolongé; quand elle en sortit enfin, son visage m'effraya. C'était le commencement de l'agonie; on la lisait sur les joues, plus terreuses, dans ce regard vague qui se fixait avec effroi vers les angles obscurs de la chambre; dans cette contraction des traits à laquelle les médecins ont donné un nom particulier. Cependant, elle eut le sentiment de notre présence, et elle dit à plusieurs reprises :

— Vous êtes là, enfants? restez, il fait si sombre... restez là... oh! quel mauvais rêve j'ai fait!... je m'enfonçais dans un précipice... restez!

Je parlai bas à M. de la Perne et je le conjurai d'aller chercher le curé. Il y consentit, car il observe scrupuleusement toutes les convenances sociales. Il revint bientôt, accompagné de l'abbé... Celui-ci secoua la tête en voyant madame Clément, et il dit en soupirant :

« Il est bien tard! »

Cependant, il resta seul avec elle pendant quelques instants, et, de l'antichambre, je vis qu'il lui parlait et qu'il s'efforçait d'en obtenir un mot, un signe. Elle parut le comprendre, et, plusieurs fois, elle inclina la tête. Le prêtre leva la main pour l'absoudre, et nous appela, afin que nous pussions assister aux dernières onctions. Madame Clément avait repris un peu de connaissance, elle vit son neveu à genoux, et lui dit :

« Henri, je regrette... mon testament... j'ai fait... ne croyez pas... pardon! pardon! »

Elle ne put achever; la mort suspendit sa parole... elle venait de s'enfoncer dans les ténèbres éternelles! Oh! que la mort vue ainsi est terrible!

Paris, avril 18. .

On a célébré les funérailles de la pauvre madame Clément, et sa mort laisse un grand vide autour de nous. Les enfants (les jeunes filles, devrais-je dire), sont tout effrayées : jusqu'ici, la mort n'avait été pour elles qu'un mot, un son, maintenant elles ont contemplé la réalité. C'est un événement qui date presque toujours dans la vie que d'avoir vu mourir.

Claire a fait une jolie action : ce matin, elle m'a prié de monter avec elle chez une pauvre voisine que nous visitons quelquefois, et, arrivées là, elle a pris dix francs dans sa petite bourse, les a donnés à la veuve, en disant :

« Je voudrais qu'avec cet argent vous achetiez des souliers à vos petits enfants et une chemise pour

vous, et que vous alliez à l'église entendre la messe pour ma bonne tante, qui vient de mourir. »

Pauvre petite! ah! si tante Clément l'avait bien connue!

Paris, avril 18. .

On a ouvert le testament, et selon le mot de madame Clément, nous sommes étonnés. Elle donne toute sa fortune, par parties égales, à Berthe et à Fernande, à l'exception d'une petite somme qu'elle lègue à Claire et à Roger; à M. de la Perne elle donne quelques tableaux de famille; à sa femme, des bijoux, une rente à la vieille servante, et à moi un souvenir conçu en ces termes :

« N'ayant eu qu'à me louer des attentions et des » procédés de mademoiselle Julie Raynier, je lui » donne, comme souvenir, ma pendule de salon et » mes candélabres. J'espère qu'elle les gardera comme » un témoignage de mon attachement. »

J'ai accepté avec reconnaissance, mais j'aurais préféré qu'elle m'oublât profondément et qu'elle rendit à son neveu et à sa nièce la justice qu'ils méritent. Leur amour-propre, bien plus que leur intérêt, est lésé par les bizarres dispositions de tante Clément, et, pour mon compte, je vois avec douleur cette opulence qui vient enrichir deux de mes élèves, au détriment d'un frère et d'une sœur, et qui peut rendre les unes vaniteuses et les autres envieux. Faveur de la fortune que j'aurais redoutée à l'égal d'un revers!

Paris, novembre 18. .

L'éducation des aînées de mes filles s'achève, voilà Berthe qui entre dans sa dix-septième année; Fernande en a quinze, et ma petite Claire aura bientôt douze ans. Je ne suis pas mécontente, mais je ne suis pas trop satisfaite non plus; l'idéal qu'on se propose ne fuit-il pas toujours devant nous? on se crée un modèle de perfection, mais qui donc peut l'atteindre? C'est une des peines de la vie présente que de sentir à quel point on demeure, soi et ses œuvres, au-dessous de ce qu'on voudrait être. Et parmi les œuvres humaines, en est-il une plus difficile que l'éducation d'autrui?...

Pourtant j'aurais tort de me plaindre, car si mes élèves ne sont pas parfaites, néanmoins elles laissent beaucoup de place à l'espoir, et je pense que l'avenir, l'expérience, le malheur peut-être consommeront mon ouvrage. Berthe est belle et grande; son apparence délicate voile une grande énergie physique, elle est vive et infatigable. Voilà pour l'extérieur. Elle a une imagination brillante, mais qui n'est pas toujours guidée par un jugement sûr; son esprit est assez cultivé, elle sait à peu près ce que savent les jeunes filles de son âge. Pour le caractère, il lui est resté, des défauts de son enfance, un bon fond de vanité; elle est portée à l'engouement, et elle résiste aux représentations et aux conseils; du reste, elle est devenue douce, son cœur est excellent et capable d'un dévouement sincère. Mais le goût du luxe, l'amour de l'étrange, du nouveau, quelque chose de hardi et d'aventureux, voilà ce qui ne lui promet pas une route unie, ni une existence sans orages. Hélas! faut-il le dire? peut-être le malheur lui sera-t-il nécessaire.

Fernande ne ressemble nullement à sa sœur, ni par

les traits du visage, ni par les sentiments de l'âme. Peu jolie, n'ayant de remarquable que ses superbes cheveux blonds et ses dents limpides, elle est d'humeur et de contenance tranquilles. Son instruction, peu étendue, est solide; elle travaille à l'aiguille avec une adresse et une invention rares; son caractère est froid, concentré, elle ne méprise pas le *comfort* de la vie, ni ce qui le procure: l'argent, dont elle connaît le prix. Elle ne cherchera jamais ni les destinées brillantes, ni les aventures extraordinaires, mais, grâce à ses qualités et à ses défauts mêmes, elle deviendra une femme d'ordre, une admirable ménagère, et, je le crois, une excellente mère de famille. Et si un jour Dieu peut devenir maître de ce cœur, en bannir l'attachement aux choses de la terre, Fernande sera presqu'une parfaite.

Pour Claire, que dirai-je, sinon que dans cette âme, habitante d'un corps si chétif, se trouve presque l'idéal que j'ai rêvé, la jeune fille pieuse et douce, humble et pure, aimante jusqu'à l'abnégation, dévouée jusqu'au sacrifice. On ne peut pas se plaindre, quand, sur trois appelées, se trouve une élue.

Paris, mai 18...

Madame de la Perne a conduit Berthe dans le monde vers la fin de l'hiver, et déjà les demandes en mariage arrivent de toutes parts. La jolie figure et la fortune indépendante de la jeune fille expliquent ces recherches multipliées. Grand est l'embarras du choix! Voici un jeune vicomte, puis un gros propriétaire qui exploite lui-même ses biens en Beauce; des avoués, des avocats, des notaires, plusieurs commerçants, un médecin homéopathe et deux allopathes, un jeune officier d'artillerie, un marin et un petit ingénieur tout frais sorti de l'École polytechnique. On a opposé jusqu'ici à toutes ces demandes des fins de non-recevoir fort honnêtes, et Berthe, sans s'inquiéter de ses prétendants, s'amuse de tout son cœur. Elle en est au premier éblouissement du monde, et la distraction de l'esprit fait taire les passions du cœur. Elle rentre le soir si fatiguée, elle se lève le matin si préoccupée, qu'entre cette lassitude des jambes et ce travail du cerveau, il n'y a pas de place pour une idée grave ou pour un sentiment tendre. Les poursuites des prétendants me font rire, l'indifférence de la petite me divertit, mais, en vérité, il faut plaindre ces pauvres filles riches qu'on recherche, qu'on épouse sans les aimer, parce qu'elles ont une dot! S'unir pour la vie, à peu près comme on forme une association de commerce, ah! qu'il vaut mieux être pauvre et rester fille! Que le bon Dieu détourne de ces deux enfants des unions qui ne sont que des spéculations!

Paris, juillet 18...

Quelques-uns de nos prétendants persistent: nous en comptons trois dans les doctes facultés, un avocat et deux médecins; les sciences attellent à notre char le jeune ingénieur, qui paraît fort têt, et nous avons de plus dans notre cortège un jeune filateur, venu du Nord tout exprès. Le reste a battu en retraite: le vicomte est allé à Hombourg à la recherche d'une héritière; le *gentleman-farmer* est retourné en Beauce;

les avoués et les notaires sont rentrés dans leurs études; le médecin homéopathe écrit des brochures; le marin est en mer et l'officier à son régiment. Quant aux négociants, l'un d'eux est déjà marié; les autres cherchent. Berthe ne rit plus autant; elle s'inquiète moins de ses robes et de ses chapeaux; l'avenir commence à lui apparaître sous la forme d'un grave engagement, et sa mère et moi nous avons été chargées d'interroger doucement son cœur. Nous lui avons donc parlé mariage, madame de la Perne traitant cela comme une grande affaire, moi, comme un grand devoir, mais aboutissant toutes deux à la même conclusion: — Qu'il fallait bien se consulter et ne pas agir d'après une première et frivole impression. Les facultés savantes n'ont pas eu de chances; l'avocat est trop beau parleur; nous n'aimons pas la profession de médecin, et d'un autre côté la filature et son bruit nous déplaisent fort... Reste l'ingénieur... Berthe n'a pas dit non, et sa mère insistait un peu:

— Te déplaîra-t-il aussi, chère enfant?

— Mais non, maman, on dit qu'il a tant d'avenir! je suis sûre qu'il aura vite doublé ou triplé notre fortune! »

C'était un aveu, hélas!... je n'avais pas grande objection à faire, car ce jeune homme est d'une excellente famille, il a été élevé avec soin et dans de bons principes, mais il est possédé de la fièvre de nos jours; il veut devenir riche et vite, comme le dit Berthe. On lui prête un esprit hardi, entreprenant, qui n'est que trop d'accord avec celui de sa future femme, et qui ne leur promet pas grande prospérité, puisque, d'après un vieux proverbe de mon pays: *Fin contre fin ne vaut rien pour doublure*. Il faut des époux assortis, dit une chanson populaire; certes, en fait d'âge, de position, d'éducation et de principes, mais il est bon que l'imagination fougueuse de l'un trouve pour guide le jugement éclairé de l'autre; que la faiblesse de la femme s'appuie sur la fermeté du mari, car, pour finir par une dernière et plus auguste citation: *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse*.

J'ai fait des représentations dans ce sens à M. et à madame de la Perne, mais ce mariage leur plaît, les qualités brillantes et séduisantes du jeune homme, le bel avenir qui lui semble promis, ont captivé parents et fiancée, et bientôt, si je ne me trompe, nous verrons ici de belles noces.

Paris, janvier 18...

Le mariage se fera décidément après les fêtes de Pâques; en attendant, le jeune homme fait sa cour; mais que cela me paraît étrange! Vieille fille surannée, ayant mis au moins dix épingles à la coiffe de sainte Catherine, il me semble que j'ai le cœur plus jeune que ces jeunes gens-là! Lorsqu'ils parlent d'avenir, ce n'est pas le doux rêve d'une affection éternelle qu'ils caressent, ils ne sourient pas à leur famille future, à leur âge mûr couronné de beaux enfants, à leur vieillesse dorée par le chaud soleil de l'amitié! Non, ils parlent de châteaux, de voitures, de places importantes auxquelles Étienne pourra arriver un jour, de diamants que Berthe achètera plus tard. Lorsque, sous les yeux des parents, ils causent un peu à demi-voix, ils ne parcourent guère le fleuve de *Tendre*, mais ils parlent de canaux à creuser, de nouvelles

lignes de chemins de fer, de gigantesques entreprises qui assureront des millions à celui qui osera les entreprendre, et ils sourient... Rien ne les effraie; ils veulent porter les merveilles de l'industrie aux confins du monde, pourvu qu'ils puissent venir dépenser à Paris ce que leur aura valu la voie ferrée de Tunis, l'exploitation de la pouzzolane de la Sardaigne, de l'ivoire de la Sibérie, ou la canalisation de l'Amazonie. Quel amour! et combien cette manière de voir ressemble peu à l'amour conjugal, grave et doux, consolant et sévère, tel que je l'ai rêvé jadis, tel que je le comprends encore! Je confie ceci au papier, car on se moquerait de moi si je pensais tout haut.

M. et madame de la Perne sont trop de leur temps pour ne pas approuver ces grands projets; ils considèrent comme autant de traits lumineux de génie les immenses ambitions qui dévorent aujourd'hui la jeunesse. Fernande, plus prudente, plus semblable à tante Clément, me disait hier : « M. Étienne va mettre toute la fortune de ma sœur en entreprises; en sa place je ne souffrirais pas cela... rien ne vaut les placements en terres... j'aimerais mieux une petite ferme que tant de bijoux, de cachemires et de dentelles... c'est de l'argent qui dort, tout cela... »

O sagesse précoce, que je te préférerais un peu de déraison!

Paris, avril 18...

Elle est mariée; que ce soit pour son bonheur! elle est partie au milieu des larmes des siens, partagée elle-même entre le sourire et les pleurs. Pauvre enfant que j'ai élevée, mon cœur s'est serré en te voyant abandonnée à une autre domination, en voyant ton âme innocente et ignorante, que nous avions gardée avec tant de soin, livrée au souffle du monde et confiée à un maître si peu sûr de lui-même, et dont le cœur flotte dans les courants de l'ambition. Pauvre enfant! et pauvre mère aussi, elle a bien besoin que ses filles, son Roger, se pressent autour d'elle et comblent le vide qui s'est fait au cercle de famille!

Berthe, aujourd'hui madame Étienne Himbert, ne nous reviendra pas de longtemps; son mari est placé à Bordeaux, et, après un voyage dans le Midi, ils iront prendre possession de leur résidence.

Paris, juillet 18...

Après le fracas de la noce et des visites, tout est rentré dans le calme; j'ai repris mes classes, je fais de l'anglais et de l'histoire avec Fernande, un peu de tout avec Claire et Roger, et j'enseigne même à celui-ci les premiers éléments du latin, que j'ai appris autrefois en Angleterre. Nous recevons de bonnes nouvelles du jeune couple, leurs lettres peuvent se résumer ainsi : plaisirs, fêtes, dépenses et grands travaux en perspective, pour faire vie qui dure. Ils paraissent enchantés l'un de l'autre. Leur jeune affection naît parmi les joies de la vie; puisse-t-elle être durable au milieu du malheur, ou, du moins, lorsqu'ils seront parvenus à cette époque où, selon le langage de l'Écriture, les filles de l'harmonie n'ont plus de voix, où l'on dit à la joie : « Vous n'êtes qu'un songe, » et aux ris : « Pourquoi me trompez-vous ? »

Paris, mars 18...

Encore un oiseau qui s'envole du nid maternel : Fernande se marie à son tour; elle épouse le *gentleman-farmer* que sa sœur a refusé. Jetés dans le même moule, ils ont mêmes défauts, mêmes vertus. Fernande n'aime pas le monde, M. Aurèle de Flers chérit par-dessus tout la vie des champs; Fernande est douce, Aurèle est pacifique; Fernande est économe, prudente et bonne ménagère, le fiancé, agronome distingué, fait valoir ses terres et en double le revenu par une administration habile. Tout cela est bien, tout cela est estimable, mais je n'y trouve pas cet équilibre heureux de qualités diverses qui sert à perfectionner l'âme des deux époux. Enfermés dans le même cercle, bornés dans le même horizon, ayant mêmes vues, mêmes goûts, Aurèle et Fernande flatteront leurs défauts mutuels, les érigeront presque en vertus, et, faisant de l'égoïsme à deux, ils ne se douteront pas que, hors de leur étroite perspective, il y a tout un monde d'idées généreuses, de sentiments élevés, de dégagement des choses terrestres, d'aspirations vers les choses d'en haut, hiéroglyphes dont la clef n'existe pas pour eux. Que Dieu les éclaire, car l'un et l'autre sont bons; ils n'ont besoin que d'un peu de lumière.

Paris, octobre 18...

Notre chère Berthe est arrivée pour le mariage de sa sœur; elle est brillante, élégante, charmante, mais déjà, le croirait-on? son jeune visage est fatigué par cette vie du monde, qui flétrit ce qu'elle touche. Elle est heureuse, elle me l'a dit; elle aime tendrement son mari, et, en même temps, elle l'admire beaucoup, elle a foi en lui, en ses conceptions, en son génie qui lui inspire une confiance aveugle. Cependant, quelques mots tombés de ses lèvres à propos de sa position, m'inspirent une vague inquiétude.

Paris, novembre 18...

Fernande est partie; la maison est triste; il nous faut la tendresse de Claire et les petites espiègleries de Roger pour nous égayer. Combien les jeunes filles se détachent vite de ces premières affections du berceau! il faut qu'elles soient mères à leur tour pour que leur cœur revienne à leur première amie et comprenne combien elles ont été aimées.

Claire, hier soir, voyait pleurer sa mère, elle vint se mettre à genoux près d'elle et lui dit : « Je ne me marierai jamais, maman, et je vous aimerai pour trois. Tant pis pour Berthe et Fernande! qui quitte la place la perd! »

Paris, décembre 18...

J'ai revu aujourd'hui une ancienne amie, Adrienne, Madame Davray, devrais-je dire. Elle n'est pas parfaitement heureuse, cette femme aimable et bonne, que je n'ai pas cessé d'aimer. Elle a subi des revers de fortune; M. Davray est en proie aux infirmités d'une précoce vieillesse, et elle vient à Paris afin d'obtenir une bourse pour son fils, et, pour sa fille, l'admission à la maison de Saint-Denis. Elle pleure d'avance sa séparation d'avec ces enfants bien-aimés, qui animent sa maison triste, et qui donnent quelques rayons de joie à leur père. Mais il le faut! mot rigoureux et

sévère de la nécessité, mot qui impose les sacrifices, et qui fait fléchir les plus doux sentiments du cœur.

J'ai pleuré avec Adrienne : sa présence m'avait attendrie, et les images du passé se levaient devant moi. Mais tout est bien, et je bénis Dieu de tout ce qu'il a permis, de mes peines comme de mes plaisirs. Peines, souffrances, chagrins de l'âme, fatigues du corps, autant de coups de ciseau donnés par le céleste sculpteur pour améliorer la statue. On souffre, il est vrai, la nature gémit et se plaint, mais à mesure qu'on avance dans la vie, que l'on se connaît mieux soi-même en connaissant mieux les autres, on voit combien, selon la parole du psaume, il est bon que le Seigneur nous ait éprouvés, et l'âme enlacée à la croix le loue, le bénit et se confie en lui....

Paris, février 18...

Depuis longtemps nous n'avions pas eu de nouvelles de Berthe, les dernières lettres qu'elle nous avait écrites étaient brèves et contraintes. Madame de la Perne en était préoccupée, et son mari, voyant ses craintes silencieuses, s'est décidé tout à coup à partir pour Bordeaux. Lui aussi n'a guère écrit, mais enfin, hier au soir il est revenu à l'heure du dîner. Il n'a répondu aux questions empressées de sa femme, aux miennes, que par quelques monosyllabes rassurants, et après le dîner, lorsque Roger fut couché, il s'est assis auprès de la cheminée. Nous l'avons entouré dans une espèce d'attente et d'angoisse, car il nous semblait qu'il allait nous révéler quelque chose.

« Et Berthe ? dit enfin madame de la Perne, parle-m'en avec détail, mon ami, je suis impatiente de savoir comment elle est... Pauvre petite, je ne l'ai pas vue depuis plusieurs mois ! »

— Elle est forte et bien portante ; mais il se prépare quelque chose, qui, je le crains, l'affligera, ma pauvre femme.

— Quoi donc, Henri ? dit la pauvre mère en tournant ses yeux surpris et inquiets vers son mari.

— Tu connais Étienne ; tu sais combien il a d'im-

patience de parvenir, et Berthe, entre nous soit dit, aiguillonnait son ambition par le goût qu'elle a pour le luxe et la dépense ; ces deux jeunes gens ont trouvé que la carrière, en France, était par trop lente, que la fortune, telle qu'ils la rêvent, c'est-à-dire colossale, ne viendrait que dans bien des années, si elle vient ! bref, ils ont accepté une proposition qui les appelle dans l'Amérique du Sud...

A ces mots, Madame de la Perne pâlit d'une manière effrayante, sa tête fléchit et s'appuya sur l'épaule de son mari, et elle murmura d'une voix faible :

« Et Berthe aussi ? »

Nous l'entourâmes, Claire lui baisait les mains, son mari lui parlait doucement, je lui faisais respirer des sels, elle se remit et dit encore avec larmes :

« Et Berthe aussi ?... »

— Hélas ! oui, répondit M. de la Perne, elle le veut, elle est si entreprenante, si résolue. Ce long voyage lui sourit, et d'ailleurs elle ne supporterait pas l'idée de quitter son mari. C'est une séparation de quelques années, mais d'où résultera probablement pour nos enfants un magnifique avenir : l'affaire paraît belle et sûre.

— C'est si loin ! les dangers de la mer, et la fièvre jaune, et les bêtes féroces ! »

M. de la Perne sourit doucement à ce dernier mot échappé du cœur maternel ; il s'efforça de rassurer, de consoler ; mais quels raisonnements ne viennent échouer contre la douleur et les appréhensions d'une mère ! Longtemps nous causâmes, et fort tristement, car le départ est prochain ; dans dix jours, notre pauvre petite Berthe sera en mer... Elle suit sa destinée, diront les indifférents ; hélas ! non, elle suit la pente de ses passions : le nouveau lui plaît, et la fortune, qui semble se cacher dans les vallées des Cordillères, l'attire comme le miroir attire du haut du ciel l'oiseau imprudent. Que le Seigneur veuille sur elle, la conduise et la ramène !

M^{me} BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

UNE LIONNE EN AFRIQUE

(Suite.)

V

SMENDOU, LE HAMMA ET CONSTANTINE.

Les premières lueurs de l'aurore n'avaient point encore dissipé les ténèbres, lorsque la diane matinale résonna dans El-Arrouch. En quelques minutes tout le monde fut sur pied dans l'hôtel comme dans le reste du camp, notre départ devant précéder le lever du soleil.

En traversant la grande salle où s'était passé la

veille une scène plus intéressante, sans doute, que la représentation théâtrale des zéphyr, j'aperçus une Alsacienne demandant à Madeleine de l'éther et de l'eau de fleur d'oranger pour sa maîtresse malade. Cette jeune fille, qui avait fait la route, je ne sais par quel moyen, était la femme de chambre de madame de Veaucouliers.

L'éther était inconnu à l'hôtel Bodichon, Madeleine offrit pour le remplacer une bouteille d'absinthe, assurant que rien n'était plus souverain contre toutes sortes de maux. Elle tenait cette méthode de

médicamentation de la jeune première du théâtre d'El-Arrouch, le gentil sergent major, qui était frais comme un amour, quoiqu'il n'employât jamais d'autre remède.

Je n'eus pas le temps d'entendre si l'Alsacienne acceptait le remède, un roulement de tambour donnait le signal du départ.

Par les soins du commandant supérieur, une voiture-maçon, la meilleure des quatorze qui se trouvaient alors à El-Arrouch, remplaça pour moi la carriole brisée. Je m'installai comme je pus sur le matelas qui remplissait le fond de cette espèce de charrette; mes enfants se placèrent près de moi, et nous nous mîmes en route, précédés par un détachement d'infanterie, et suivis d'une brillante cavalcade d'officiers qui nous accompagnèrent jusqu'à une lieue d'El-Arrouch, dont les environs sont assez agréables.

Le pays que nous parcourûmes ensuite me parut beaucoup plus sec et plus aride encore que celui que j'avais vu la veille; ce n'étaient partout que rocs nus et escarpés, que ravins étroits, au fond desquels on apercevait le lit desséché des torrents, en partie couvert de cailloux ronds et polis. Pas une maison, pas un arbre, pas une goutte d'eau, pas un brin d'herbe, pourrait-on ajouter, ne venaient rafraîchir ou égayer ce paysage; on eût dit une terre de malédiction. Quelques champs ensemencés ou susceptibles de l'être prouvaient qu'on y pouvait récolter du grain en assez grande abondance, et qu'à une certaine époque de l'année l'œil devait se reposer sur un peu de verdure; mais alors tout était inculte et desséché. Le soleil, qui s'était levé radieux, darda bientôt sur ce pays sauvage ses rayons brûlants, réfléchés par le blanc terrain de la route et par les rochers grisâtres d'alentour.

Tandis qu'accablée par cette température africaine je me laissais trainer, nonchalamment étendue sur mon matelas, presque assoupie par les mouvements de la voiture-maçon, bien plus doux que ceux de la carriole, M. de Beaulieu s'approcha de moi, et, ralentissant le pas de son cheval, il entama la conversation par une phrase banale sur la poussière et la chaleur.

Je rougis presque à l'aspect de ce jeune homme, comme si je m'étais sentie coupable à son égard pour avoir surpris une partie de ses secrets. Il me sembla pâle et fatigué, mais affable et poli comme à notre première entrevue; je vis bientôt qu'il n'avait rien perdu de son enjouement, il s'amusa avec mes fils, et finit par prendre l'un d'eux en croupe pour lui donner le plaisir d'aller à cheval. L'abbé de Saint-Julien vint aussi causer avec nous; sa gravité douce et aimable contrastait avec la grâce légère du jeune homme. C'étaient deux charmants compagnons de voyage: l'un instruisait en intéressant, on se sentait devenir meilleur rien qu'à le voir et à l'entendre; l'autre amusait par son babil, plein de verve et de naturel.

Il était à peine une heure de l'après-midi, lorsque nous arrivâmes à Smendou. Ce camp, beaucoup moins considérable que celui d'El-Arrouch, n'avait dans son enceinte que quelques baraques de bois et une douzaine de chambrettes construites en maçonnerie; la plus grande partie des troupes couchait sous la tente. Le séjour de Smendou, fort désagréable pendant l'hiver, est très-malsain pendant l'été; presque toute la garnison, composée de cinq cents hommes,

avait eu les fièvres, et un grand nombre de soldats en étaient encore atteints.

Nous dinâmes dans une auberge qui aurait rendu bien fière l'hôtesse d'El-Arrouch, si elle eut été à même d'établir la comparaison. Le soir, un officier d'administration, possesseur d'une des bienheureuses chambrettes, eut la galanterie de me l'offrir, et, par ses instances, nous força à l'accepter. C'était la chambre la plus luxueuse de l'endroit; elle pouvait avoir huit pieds carrés; son propriétaire s'était plu à l'embellir de toutes les ressources de son industrie. Tout autour de la pièce, plusieurs caricatures du *Charivari*, dans des cadres charbonnés sur le mur, offraient un ornement récréatif. Deux sabres, deux pistolets, une carabine, des plumes de paon et plusieurs képis formaient dans un coin de la chambre une espèce de trophée qui avait pour pendant une collection de pipes arabes et de pipes françaises; la cheminée était encombrée de petites tasses sans anses, d'œufs d'autruches et d'autres curiosités de ce genre. Un morceau de tilitz (1) et quelques peaux de tigres et de lions couvraient entièrement le sol en terre battue; cette chambre était un palais en comparaison des tentes arabes. J'y dormis à merveille, malgré les cris des chacals, qui rôdèrent toute la nuit autour du camp. Le lendemain, au point du jour, nous étions en route pour Constantine.

Le passage du Smendou s'effectua sans aucune difficulté, nous le traversâmes à pied sec, car à peine s'il restait un filet d'eau dans le lit du torrent qui, après les grandes pluies, interrompait quelquefois les communications. Quelques petits arbres et de nombreux lauriers-roses croissaient au bord de la rivière; leur feuillage, et celui des iris qui continuaient à nous offrir de grosses touffes d'un bleu foncé, fut, avec les artichauts sauvages, la seule verdure que nous aperçûmes pendant une grande partie de la route.

Le Hamma nous apparut enfin comme un oasis au milieu de cette espèce de désert. Là, le grenadier aux fleurs éclatantes, l'abricotier, l'amandier, le figuier, s'élevaient à des proportions inaccoutumées dans nos climats; la vigne, grande et forte, mariait ses branches flexibles à la pâle verdure des oliviers chargés de fruits; une eau claire et limpide, s'échappant en abondance du flanc des rochers, arrosait un gazon émaillé de fleurs. Quelques maisonnettes construites par les Européens se montraient, blanches et modestes, sous des dômes de verdure. Je ne pus résister au désir de mettre pied à terre pour parcourir ce riant séjour, qui me paraissait délicieux en comparaison du reste du pays. Une seule chose m'étonnait, c'était de le trouver presque désert; aucun gourbi, aucune tente arabe ne se montraient sous les frais ombrages; des quatre maisons françaises, deux étaient inhabitées.

« Hélas! me dit l'abbé de Saint-Julien en répondant à cette observation, ces eaux qui nous paraissent si limpides, chargent sans doute l'atmosphère d'exhalaisons malsaines, car sur cinquante colons qui, cet été, habitaient le Hamma, deux seulement ont pu résister à l'influence pestilentielle; les autres, atteints de fièvres intermittentes, ont été obligés d'abandonner leur demeure, et ceux qui ont voulu y rester lan-

(1) Tilitz, tapis tissé avec des poils de chameau.

guissent presque sans espoir de guérison. Mieux vaut encore pour la santé le pays rocailleux que nous venons de parcourir, ou le nid de vautour que vous allez apercevoir.

— Quel dommage de ne pouvoir habiter le seul endroit agréable que nous ayons encore vu !

— Un jour viendra, je l'espère, répondit l'abbé, où l'on trouvera le moyen d'assainir le Hamma, comme on a déjà assaini les environs de Bone, et ce sera un grand bienfait pour les pauvres colons. »

Dans ce moment, la porte d'une maisonnette s'ouvrit, et une petite fille au teint jaune et livide se montra sur le seuil. A l'aspect du convoi elle courut vers un jeune homme qui dormait sous un saule pleureur, et tous deux, s'approchant de la route, nous regardèrent passer avec l'avidité curieuse de gens qui n'ont pas souvent le plaisir de voir des voyageurs. Le prêtre s'approcha d'eux, et tous trois entrèrent bientôt dans la maison entr'ouverte.

« L'attendrons-nous ici ? dis-je à mon mari.

— Je ne vous le conseille pas, madame, répondit le lieutenant de chasseurs ; suivant son habitude, l'abbé a été sans doute porter des secours à ces pauvres gens, des secours de tous les genres, ajouta-t-il en souriant, de sorte que cette station pourrait être fort longue.

— Mais sera-t-il prudent de le laisser retourner seul à Constantine ?

— M. de Saint-Julien est aussi fort que brave, répondit l'officier, et une demi-douzaine d'ennemis n'auraient pas beau jeu à l'attaquer ; mais, du reste, outre que son habit est à lui seul une sauvegarde, car les Arabes respectent les prêtres et les religieuses qu'ils savent consacrés à Dieu, nous ne sommes plus qu'à deux lieues de la ville, et il n'y a rien à craindre sur cette route, fréquemment parcourue par des hommes isolés. »

Je remontai donc en voiture, et en très-peu de temps nous arrivâmes au passage de la rivière où l'on a construit depuis le pont d'Aumale ; de là, j'aperçus Constantine. C'était bien le nid de vautour dont m'avait parlé M. de Saint-Julien. Je vis une grande quantité de maisons grisâtres, accumulées sur le roc le plus sec et le plus aride qui soit au monde. Ce plateau, presque inaccessible, auquel l'Oued-Rummel sert de fossé de deux côtés, est entouré de toutes parts de précipices affreux, et n'est abordable que par une langue de terre étroite, dont la pente est moins rapide. Les aigles et les vautours suspendent leurs nids dans le creux des rochers et planent majestueusement à deux cents toises au-dessous de la ville, à deux cents encore au-dessus du Rummel.

« Courage, madame, me dit M. de Beaulieu en remarquant la tristesse profonde dont j'étais saisie, on s'habitue à tout dans ce monde, et vous trouverez d'ailleurs à Constantine plus de ressources que dans la plupart des villes d'Afrique.

— Est-ce que cette voiture pourra jamais monter si haut ? lui répondis-je en faisant effort pour dissimuler quelques larmes.

— Sans aucun doute, dit-il avec un sourire, seulement cette ascension sera de longue durée, et vous aurez le temps de contempler à votre aise le paysage sévère qui va se dérouler à vos yeux. Permettez-moi, madame, de vous faire remarquer les détails de ce vaste panorama ; d'abord voyez à gauche ce ruban

de verdure qui borde le Rummel ; c'est une suite de petits jardins où l'on trouve des grenadiers, des vignes, des saules pleureurs, et même deux ou trois palmiers, comme vous pouvez le remarquer ; on y voit surtout des choux et des salades, ce qui est un peu moins poétique ; les Français ont bien voulu s'emparer de ce terrain, le seul fertile dans les environs, sans doute pour épargner aux Arabes, qui s'en acquittaient fort mal, la peine de le cultiver. Là un industriel alsacien vient d'établir un moulin à farine, qui rend de grands services au gouvernement et à la population civile, et de grands bénéfices à l'entrepreneur ; ce moulin est construit près de la chute du Rummel ; vous irez la contempler, madame, car c'est un des spectacles les plus imposants que je connaisse.

Apercevez-vous li-bas, dans la direction de ma cravache, cet autre bouquet de verdure qui se détache, frais oasis au milieu des sables et des rochers nus ? C'est la propriété de Sala-Bey, dont le père fut étranglé par les ordres d'Ahmed, dernier bey de Constantine, qui n'y regardait pas de bien près pour faire étrangler un homme, lorsque la fantaisie lui en prenait, ou lorsqu'il y trouvait son profit ; on voit dans ce domaine une belle plantation d'oliviers, ainsi que d'autres arbres, chose rare et curieuse dans ce pays, comme vous vous en êtes déjà aperçue. Vous irez faire une partie de campagne à Sala-Bey, quand ce ne serait que pour voir de plus près deux pauvres gorbis arabes, ainsi que les eaux limpides, quoique légèrement sulfureuses, qui forment un bassin naturel, et s'écoulent ensuite en clairs ruisseaux. »

Pendant que M. de Beaulieu essayait ainsi de faire diversion à ma tristesse, les chevaux montaient, ramentaient toujours, tout en faisant les nombreux zig-zags absolument nécessaires pour gravir cette côte escarpée. A force d'efforts et de constance de leur part, de coups de fouet et de juréments de celle des conducteurs, nous nous trouvâmes, après trois quarts d'heure, à moitié chemin de la montée.

« Auriez-vous vu par hasard le rocher s'entr'ouvrir sous la baguette d'un magicien inconnu, que vous ne pouvez détacher vos regards de l'escarpement extérieur du ravin ? me dit en riant l'officier.

— Mais en vérité je suis tentée de le croire, lui répondis-je ; il y avait un Arabe que je suivais de l'œil depuis quelques minutes, et le voilà qui disparaît tout à coup, sans que je puisse comprendre ce qu'il est devenu.

— Tenez, en voyez-vous surgir un autre maintenant du flanc même du rocher ? La fissure qui lui a livré passage est l'entrée d'une caverne profonde, où bouillonne une source d'eau minérale, qui sert de bain aux Arabes.

— Maman, voilà des messieurs à cheval, dit un de mes fils, et si nous n'allons pas plus vite, ils nous auront bientôt dépassé. »

Nous regardâmes tous en arrière, et nous aperçûmes quatre voyageurs qui galopaient malgré la montée, au risque de crever leurs chevaux. Lors même que je n'aurais pas reconnu madame de Veaucoilliers, l'altération que je remarquai aussitôt sur le visage du lieutenant, aurait suffi pour m'avertir de la présence de cette femme. Elle passa près de nous sans nous adresser la parole, fière et gracieuse sur son joli cheval noir.

Nous cheminâmes quelque temps en silence, car

mon mari avait pris les devants pour nous faire préparer un appartement à l'hôtel, si la chose était possible, et M. de Beaulieu, tout en continuant à marcher au petit pas près de ma voiture, ne paraissait pas d'humeur à faire les frais de la conversation.

« Où se trouve donc le pont d'El-Cantara, dont on parlait hier à table ? lui dis-je pour renouer l'entretien.

— Vous ne pouvez l'apercevoir d'ici, répondit-il ; ce pont gigantesque, construit par les Romains et restauré dans le siècle dernier par des ingénieurs espagnols, rattache la ville au plateau de Mansourah, qui se trouve au nord de Constantine, tandis que l'isthme de Coudiat-Aty que vous avez devant les yeux la joint aux collines de la rive gauche du Rummel.

— Et par quel endroit les Français ont-ils attaqué cette place, qui semble presque inexpugnable ? demandai-je encore.

— La première fois par El-Cantara, dont le maréchal Clausel fit canonner la porte à une distance de quatre cents mètres ; mais le point était mal choisi, car le Mansourah, sur lequel les troupes françaises se trouvaient rassemblées, est séparé de la ville par les précipices du Rummel. La seconde fois, au contraire, en 1837, l'attaque eut lieu par le Coudiat-Aty qui, comme vous pouvez le remarquer, domine la porte *Bab-el-Oued*, à laquelle on arrive de plein pied. Des batteries étaient dressées sur les mamelons de toutes ces collines, et le quartier général établi à Sidi-Mabrouk, que vous irez visiter aussi à cause des immenses travaux que les Français ont commencés pour faire venir de l'eau à Constantine. »

Nous arrivions sur la place de la Brèche, et, tournant à gauche, nous eûmes en face trois des quatre portes de la ville, Bab-el-Djedid, à laquelle aboutit le chemin d'Alger ; Bab-el-Oued, au centre, et El-Rabbia, qui communique avec le Rummel. Au milieu de la place se trouvait un minaret sur lequel étaient gravés ces mots : « Aux Français morts devant Constantine en 1836 et 1837. » Puis, en tournant la tête en arrière, j'aperçus une pyramide en pierres de taille, couverte d'inscriptions arabes et françaises.

« Ce monument fut élevé en l'honneur du général Damrémont, tué par un boulet au siège de Constantine, pendant qu'il examinait la brèche, me dit M. de Beaulieu. Nos soldats s'asseyaient souvent pour se reposer sur les gradins de pierre qui entourent la pyramide, et les Arabes eux-mêmes s'endorment à son ombre, sans donner un souvenir à la mémoire de l'habile général qui prépara cette conquête et qui n'eut pas la satisfaction de l'achever. Ainsi vont les choses de ce monde. »

En prononçant ces paroles, le lieutenant avait les yeux fixés sur une maison qui dominait le rempart et la porte Djedid.

Ce propos assez étrange dans la bouche d'un jeune homme, dont les réflexions étaient ordinairement plus plaisantes que philosophiques, aurait suffi pour me prouver que la vue de madame de Veaucouliers venait de produire dans son humeur le même revirement que j'avais déjà observé à El-Arrouch. Stéphanie était sans doute aussi pour beaucoup dans les tristes pensées de M. de Beaulieu ; mais qui était-ce donc que cette Stéphanie charmante et malheureuse,

à laquelle l'officier portait un si vif intérêt ? Sa femme, sa sœur ou sa fiancée peut-être ?

Nous n'étions plus qu'à une petite distance de la porte, le lieutenant me précédait de quelques pas, le regard toujours attaché sur cette maison, de belle apparence pour le pays, mais criblée de boulets reçus pendant le siège ; et comme nous approchions toujours davantage, une petite fenêtre, la seule qui existât sur cette façade, s'ouvrit doucement, et une ravissante figure de femme se montra comme encadrée par les panneaux de bois qui soutenaient l'ouverture ; aussitôt M. de Beaulieu, me saluant à la hâte, s'élança dans la ville.

Au même moment mon mari s'avançait à ma rencontre, accompagné d'un de ses collègues ; il me donna la main pour descendre de voiture et me conduisit tristement, en traversant de petites rues sales et tortueuses, au logement provisoire qu'il venait d'arrêter. Et quand je fus enfin dans cette misérable hicoque qui menaçait ruine, sans jour, sans meubles, et presque sans air, mais entourée de mon mari et de mes enfants, je les embrassai tout émue, en bénissant le Seigneur de me trouver réunie à ce que j'avais de plus cher au monde.

VI

LE TOMBEAU DES MARTYRS.

Le désir de trouver promptement un logement plus convenable, et la nécessité de me pourvoir d'une foule d'objets indispensables au bien-être de ma famille, me firent bientôt parcourir dans tous les sens l'antique Cirtha, qui doit à l'empereur Constantin le nom qu'elle porte de nos jours.

Cette ville, au dire de Strabon, l'une des plus florissantes d'Afrique dans le cinquième siècle, ne conservait aucun vestige de sa splendeur passée. C'était un assemblage de vieilles maisons construites en briques mal cuites, en boue et en roseaux, et dont les étages, bâtis de manière à former saillie, garantissent le passant de lardeur du soleil. Une grande rue, que nous avons nommée rue Damrémont, traverse la ville depuis la porte Bab-el-Oued jusqu'à la Kasbah, forteresse dont quelques pans de murs sont de construction romaine. Quatre autres voies principales percent aussi Constantine, presque parallèlement au cours du Rummel. L'une d'elles, la rue des Juifs, presque entièrement ombragée, non point de gracieux berceaux de vigne, comme je l'ai vu, mais par des roseaux desséchés et des planches raboteuses, présente le spectacle original d'une foule de petites boutiques, sur la devanture desquelles les marchands accroupis attendent patiemment, en fumant leur longue pipe, le bon plaisir des acheteurs ; toutes les autres voies ne sont guère qu'un réseau inextricable de ruelles immenses, de véritables égouts en pente rapide, d'impasses, de voûtes prolongées qu'éclaira à peine un faible jour. La place de la Kasbah, qui domine le ravin et dont la vue s'étend de Sidi-Mabrouk à Salabey, offre seule une promenade agréable ; le caravansérail et le petit espace vide devant la porte du palais méritent à peine le nom de places. Plusieurs minarets, penchés comme s'ils menaçaient ruine, s'élevant au-dessus des mosquées, complètent l'aspect

étrange de cette ville, unique sans doute par sa position comme dans ses détails.

Soit discrétion, soit insouciance, M. de Beaulieu ne se présenta pas chez moi, comme nos relations de voyage semblaient l'y autoriser; je ne l'aperçus même nulle part pendant les premières semaines de notre séjour à Constantine, et je ne m'en occupai guère, livrée tout entière aux soins d'une installation dont les difficultés multipliées et souvent comiques seraient à peine comprises en Europe.

Quelquefois, lorsque nous nous sentions fatigués d'avoir travaillé nous-mêmes à blanchir nos murs, à peindre nos portes ou à fabriquer des divans, nous allions respirer l'air hors de la ville, et notre promenade avait ordinairement pour but une ferme nouvellement défrichée par les soldats du 3^e régiment de chasseurs d'Afrique. Grâce à un petit cours d'eau, l'on y récoltait déjà des légumes qui venaient améliorer l'ordinaire des escadrons.

Un jour cependant il nous prit fantaisie d'aller voir de près les restes d'un aqueduc romain qui avait servi jadis à amener l'eau à la ville. Trois arches seulement sont encore debout, baignant leur pied dans le Rummel. Le temps, cet ennemi implacable des ouvrages de l'homme, a impitoyablement détruit celui-ci, dont l'utilité était si manifeste qu'on ne conçoit pas comment les Arabes ont pu le laisser tomber de vétusté; il est vrai que le temps a toujours beau jeu avec les Arabes, leur apathie est telle qu'ils lui laissent accomplir sans résistance et sans regret son œuvre de destruction.

Nous traversâmes le Rummel sur quelques planches jetées par les Français, et nous primes le chemin qui ramène à la ville par le pont d'El-Cantara. La température était encore chaude, quoique nous fussions à la fin de l'année et que la journée touchât à son déclin.

Tandis qu'en suivant la route nous montions vers le Mansourah, ayant à notre droite des terrains nus et incultes, dont le ton grisâtre attriste les yeux et la pensée, le Rummel, s'enfonçant peu à peu dans les précipices au fond desquels il a tracé son lit, nous offrit bientôt le spectacle grandiose de ses eaux resserrées au milieu de blocs gigantesques, tantôt tombant avec fracas de cascade en cascade jusque dans les profondeurs de l'abîme, tantôt se cachant sous les sombres cavernes formées par l'éboulement des montagnes. D'innombrables figuiers de Barbarie avec leurs feuilles raides et larges, en forme de raquette, et leurs fruits épineux, garnissent le ravin d'une végétation rude comme le terrain qui la produit. Des nuées de corbeaux, des aigles, des vautours, hôtes habituels de ces lieux épouvantables, ajoutent encore à l'horreur qu'ils inspirent.

Nous quitâmes la grande route pour nous aventurer dans le ravin par un sentier qui nous parut praticable, et, après quelques minutes d'une marche pleine de difficultés, nous aperçûmes de loin, à travers un massif de figuiers sauvages, un officier de chasseurs tenant par la main une femme dont il protégeait l'ascension périlleuse avec une sollicitude pleine de tendresse. A la taille souple et robuste de l'officier, à sa tournure élégante, il était facile de reconnaître M. de Beaulieu. Il marchait le premier, écartant du bout de son sabre les ronces qui obstruaient le passage, ou précipitant dans l'abîme les

pierres mobiles qui roulaient sous leurs pas. Sa compagne était grande et svelte. Une robe de laine noire à corsage amazone, sur lequel retombait autour du cou un seul rang de batiste plissée, une écharpe de même couleur que la robe, un petit chapeau de paille sans autre ornement qu'un grand voile de gaze composaient sa toilette; par son extrême simplicité, cette mise sévère semblait tenir le milieu entre le costume des femmes du monde et l'habit monacal.

Tout en gravissant le ravin, l'officier et sa compagne rejoignirent le sentier que nous avions pris, et le suivirent aussi en continuant à marcher devant nous; seulement la dame retourna un instant la tête en arrière et nous laissa apercevoir le charmant visage que j'avais déjà admiré le jour de notre arrivée à Constantine. Le vif désir que j'éprouvais de voir de plus près cette jeune femme, me portait à hâter le pas, quoique sans beaucoup d'espoir de la rejoindre, lorsque je la vis s'agenouiller tout à coup au pied d'un rocher taillé à pic, qui s'élevait à une grande hauteur. Quand nous arrivâmes près du roc gigantesque, elle priait avec ferveur, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, tandis que M. de Beaulieu debout, appuyé contre un bloc de granit, la contemplait d'un air de compassion et de tendresse.

La dame inconnue me parut moins jeune de près que de loin, mais la délicatesse de ses traits et l'expression ravissante de sa physionomie rendaient sa beauté remarquable; elle ne nous entendit point venir, elle était absorbée dans une méditation profonde, mais l'officier nous aperçut, et, s'avançant vers nous avec son aisance ordinaire :

« Madame, me dit-il après les compliments d'usage, connaissez-vous déjà le tombeau des martyrs, ou est-ce le hasard qui vous conduit ici ? »

— Quel tombeau et quels martyrs ? lui demandai-je.

— Stéphanie, ma chère, expliquez-nous cela, dit-il à la jeune femme qui venait de se relever; vous le savez mieux que moi.

— Madame n'ignore pas, dit celle-ci en saluant avec une politesse toute gracieuse, les cruautés que les Vandales exercèrent sur les chrétiens d'Afrique à l'époque où la trahison de Boniface leur livra cette malheureuse contrée, et dans tout le cours de leur domination. Constantine, comme les autres villes de Numidie, subit ce joug affreux qui ne fut peut-être, hélas ! que la punition de l'attédissement de la foi et de la corruption des mœurs. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de chrétiens demeurèrent fidèles au Dieu de leurs pères, et eurent le bonheur d'échanger des biens périssables contre la couronne du martyre. L'inscription latine, à moitié effacée, que vous avez sous les yeux, nous apprend que de ce nombre furent Marien et Jacques, que les bourreaux précipitèrent, avec plusieurs autres confesseurs de la foi, du haut de ce rocher, au bas duquel on creusa leur tombeau.

— Qui sait, dis-je avec un certain effroi, si les Arabes, qui paraissent maintenant soumis et paisibles, ne renouvelleront point un jour ces scènes de carnage, et si cet affreux ravin n'est pas destiné à servir de sépulture à beaucoup de Français !

— Heureux mille fois ceux qui répandraient leur sang pour l'amour de Jésus-Christ ! s'écria la jeune femme avec enthousiasme, tandis que l'officier me disait d'un air un peu fanfaron :

— Ne craignez rien, madame, n'y aurait-il que les chasseurs d'Afrique à Constantine, ils suffiraient pour maintenir le pays sous notre domination; les indigènes connaissent trop bien maintenant la portée de nos armes pour ne pas se tenir à distance; vous pouvez dormir tranquille, ajouta-t-il en souriant, les Arabes de Constantine ne vous feront pas plus de mal que les lions d'El-Arrouch.

— J'ai confiance en la valeur française en général, et à celle des chasseurs d'Afrique en particulier, dis-je en riant à mon tour; mais les soldats du duc d'Anjou étaient Français aussi, et braves par conséquent, quoiqu'ils n'eussent pas de chasseurs d'Afrique parmi eux; les Arabes éprouvent-ils pour vous moins de répulsion, plus d'affection que les Siciliens n'en avaient pour nos chevaliers?

— Notre armée est de beaucoup supérieure à celle du duc d'Anjou, dit M. de **, sinon en courage, du moins en discipline, et l'on n'a point à lui reprocher les insolences qui firent soulever les Siciliens. D'ailleurs, les lois françaises, beaucoup plus douces et plus équitables que celles d'Achmet-Bey et de ses prédécesseurs, doivent nous concilier les Arabes.

— Cela devrait être, répliqua Stéphanie, mais la religion de Mahomet fait de tous les musulmans des ennemis déclarés du nom chrétien, et tant que les Arabes seront attachés à l'islamisme, leur soumission apparente sera-t-elle autre chose qu'un feu qui couve sous la cendre jusqu'au moment propice à l'explosion?

— Sans doute, reprit M. de **, le christianisme, s'il pouvait prendre racine parmi les Arabes, deviendrait le plus puissant auxiliaire de la civilisation, le plus ferme appui de la domination française, et peut-être nos hommes politiques n'y ont-ils pas encore songé.

— Nous ne sommes plus au temps où le vainqueur imposait de force aux vaincus sa religion et ses coutumes, dit le lieutenant.

— Cela est vrai, répondit la jeune femme, le christianisme, religion de tendresse et d'amour, cherche des enfants et non des esclaves, la violence est incompatible avec son essence divine; mais pourquoi le gouvernement s'oppose-t-il à la propagation de la foi dans ces contrées que le flambeau céleste éclaira jadis? Pourquoi les ministres de Jésus-Christ ne sont-ils pas autorisés à répandre partout les trésors de la parole divine? S'il était permis au prêtre d'enseigner, à la religieuse de conseiller, beaucoup de ces pauvres aveugles ouvriraient les yeux à la lumière et embrasseraient avec transport le joug si doux de l'Évangile.

— Ne serait-il pas à craindre, madame, qu'un grand nombre de ces aveugles dont vous parlez ne restassent volontairement dans leurs ténèbres? reprit M. de **; la loi de Mahomet est bien favorable aux passions des hommes.

— Mais la morale de l'Évangile est à la fois si consolante et si sublime qu'il me semble impossible de la connaître sans l'aimer; d'ailleurs, croyez-vous que les pauvres femmes, si malheureuses et si avilies par le mahométisme, n'auraient pas tout à gagner à embrasser une religion qui leur assigne une place au niveau de l'homme sur la terre, au niveau des anges dans le ciel, et les femmes de tous les pays n'exerceraient-elles pas un certain empire sur leurs maris et

sur leurs fils? Ah! j'aime à croire que ce n'est pas dans sa colère que le Seigneur a livré aux Français cette contrée sauvage, mais qu'il a voulu faire de nous des instruments de grâce et de miséricorde. Oui, le jour viendra, je l'espère, où vainqueurs et vaincus uniront leurs voix et leurs cœurs dans un seul hymne d'amour et d'action de grâces; puisse ce jour heureux n'être pas éloigné!

Pendant que Stéphanie parlait, son beau visage exprimait les sentiments de son âme; ses joues, d'un blanc mat, s'étaient colorées d'une vive rougeur, et ses yeux noirs brillaient d'espérance et de charité.

M. de Beaulieu jeta sur elle un regard plein de tendre inquiétude, et, prenant dans ses mains nerveuses la petite main blanche et effilée de cette jeune femme:

« Comme vous voilà rouge, lui dit-il; vous souffrez, ma chère, cette longue promenade vous aura fatiguée.

— Non, non, répondit-elle avec un doux sourire, ne vous tourmentez pas, vous êtes trop bon pour moi, Gonzalve. Que pensez-vous, madame, de ce bel officier qui s'est établi le médecin d'une pauvre femme comme moi?

— Quand cette femme, reprit vivement M. de Beaulieu, a traversé les mers et exposé sa vie pour servir de garde-malade à son frère blessé, n'est-il pas juste que le frère, à son tour, ait soin de cette bonne sœur?

— Rien n'est plus naturel, » répondis-je, enchantée de connaître enfin quel lien unissait Stéphanie à l'officier de chasseurs.

Nous nous séparâmes ensuite après un échange de politesses; je priai quelque temps sur le tombeau des martyrs, puis nous regagnâmes le logis, mes enfants tout joyeux de notre promenade au milieu des précipices, et moi préoccupée de cette jeune femme qui exprimait si bien mes propres idées et vers laquelle je me sentais attirée par un charme secret.

VII

LE BAL.

En retournant à la maison, nous reçûmes une lettre du lieutenant général commandant la province; c'était une invitation de bal pour le surlendemain. Un bal à Constantine ne devait ressembler à aucun autre, et les convenances exigeant d'ailleurs que j'y parusse, je fis à la hâte quelques préparatifs.

Lorsque nous arrivâmes au palais, le surlendemain, je fus éblouie par l'aspect féerique de cet édifice, vu à la clarté des lanternes et des verres de couleur qui l'illuminaient. Je vis quatre cours inégales dont trois sont de véritables jardins plantés d'orangers, de citronniers, de saules pleureurs, de fleurs de toute espèce, ornés de bassins sculptés et de vases de porphyre. Je parcourus de longues galeries, dessinées par un grand nombre d'élégantes colonnes en marbre blanc, et je traversai des chambres toutes pavées et lambrissées de porcelaines brillantes. Ce palais d'Achmet, qui rappelle ceux de Séville et de Grenade, est sans contredit le monument le plus remarquable de Constantine et peut-être même de l'Algérie tout entière. Des soldats français montaient la garde à la porte d'entrée, mais le chaos s'y montrait aussi dans son riche costume rouge, tenant à la main ce redoutable flissah qui fit tomber tant de têtes sous le règne du

dernier bey de Constantine; il nous salua en passant, avec cet air digne et calme qui caractérise les hommes de sa religion. Un large escalier, aboutissant aux galeries du premier étage, nous conduisit dans la salle de bal, meublée presque uniquement de divans bleus et rouges, qui s'harmonisaient fort bien avec le style de l'architecture et l'originalité des détails. Des trophées d'armes, reliés entre eux par des guirlandes de laurier rose, décoraient les murs peints à fresque; trois grands marabouts formaient comme autant de salons particuliers dans cette grande salle, dont le plafond, bariolé de vives couleurs, était soutenu par de petites et gracieuses colonnes, et où circulaient de jeunes femmes couronnées de fleurs, des hommes revêtus des uniformes les plus variés, des costumes les plus pittoresques; c'étaient des officiers généraux avec leurs habits brodés d'or, leurs étoiles brillantes, leur riche ceinture; des officiers d'état-major parés de leurs aiguillettes; des membres de l'intendance à l'habit brodé d'argent; des spahis avec leurs vestes rouges, chamarrées de noir; des officiers d'artillerie et du génie avec leur costume sévère, des hussards avec leurs dolmans, des chasseurs serrés dans leurs spencers bleus; des officiers d'infanterie, portant la tunique à collet rouge; des turcos en vert et paréments jaunes; puis les chirurgiens militaires, les officiers d'administration, ceux du trésor brodés d'or et d'argent, le commissaire civil, les employés du domaine, les gardes nationaux, tous en uniforme; ajoutez à cela des épaulettes de tous les grades, des décorations de toutes les couleurs; à peine comptait-on parmi les Européens deux ou trois de ces vilains habits noirs qui attristent nos salons français en donnant aux hommes réunis l'aspect d'une nuée de corbeaux; puis venaient encore les chefs arabes, drapés dans leurs burnous, la tête ceinte de cordes de chameaux; les maures, dans leurs riches costumes, coiffés de leurs turbans; la variété, la nouveauté de ce spectacle, l'éclat de mille bougies et le son de la musique militaire, transportaient l'imagination au milieu d'une des fêtes magiques des *Mille et Une Nuits*. Il y avait là près de quatre cents hommes réunis, mais une vingtaine de danseuses seulement composaient la partie féminine de l'assemblée. Madame de Veaucouliers était du nombre, vêtue d'une robe de crêpe cerise, le front orné d'un diadème de diamants, les bras et les épaules nus; autour d'elle se pressait un essaim de jeunes officiers, sollicitant la faveur d'une contredanse.

« Est-il vrai que votre escadron part demain pour une expédition contre les Hamenchas ? demandai-je à M. de Beaulieu, qui, venant de reconduire sa danseuse, me saluait joyeux comme un écolier en récréation.

— Très-vrai, me dit-il; nous avons reçu l'ordre cet après-midi, et nous nous mettrons en route demain à six heures.

— Si tôt, monsieur ? Et vos préparatifs de campagne, comment trouverez-vous le temps de les faire ?

— Il ne me faut que celui de changer de bottes et d'embrasser ma sœur, car mes cantines sont toujours prêtes.

— Je vous conseille, du moins, de vous retirer de bonne heure, afin de pouvoir dormir et vous reposer.

— Bah ! nous en aurons bien le temps au bivouac,

le mieux est de rester à la fête jusqu'au moment de monter à cheval.

— Et votre absence sera-t-elle de longue durée ?

— Qui peut le savoir ? répondit-il tout en inscrivant un nom de plus sur son calepin de bal; j'espère cependant que la victoire ne se fera pas attendre, et que nous serons de retour avant la fin du carnaval; aussi, en homme de précaution, ai-je déjà retenu dix contredanses pour la soirée du mardi-gras.

— Mon Dieu, lui dis-je, pouvez-vous penser à de semblables bagatelles, lorsque vous allez courir un danger de mort peut-être ?

— Il est vrai que si je suis tué, il me sera difficile de remplir mes engagements, répondit-il en riant; mais, en ce cas, ces dames seront assez bonnes pour m'excuser.

Toute française et chevaleresque que fût l'insouciance bravoure de ce jeune homme, elle me fit éprouver un sentiment pénible; tant de légèreté dans un chrétien m'attristait malgré moi. La chaleur extrême qu'il faisait dans la salle, portait le sang au cerveau; il me sembla un instant apercevoir le spectre de la mort, à demi caché sous les guirlandes de verdure et sous les trophées qui décoraient les murs, menacer du doigt ces aimables fous qui ne songeaient qu'au plaisir.

« Êtes-vous souffrante, madame ? me dit M. de Beaulieu étonné de mon silence.

— Il fait bien chaud, répondis-je.

— Si j'osais vous offrir le bras pour faire un tour dans les galeries. »

J'acceptai avec empressement, car j'avais peur de me trouver mal.

Nous passâmes de la salle de bal à celle de jeu, et de là dans un salon d'été où l'air frais de la nuit arrivait à travers le grillage qui en formait les parois. Des chefs arabes, accroupis sur des divans, jouissaient à la fois de la fraîcheur et du coup d'œil; les femmes surtout paraissaient attirer leur attention, mais d'une manière peu flatteuse; il me sembla comprendre qu'ils ne faisaient pas une grande différence dans leur estime entre les danseuses françaises et les bayadères de leur pays.

A peine avions-nous pris place sur le divan, que le cheik El-Arab m'avait cédé avec une politesse toute européenne, que madame de Veaucouliers vint s'asseoir en face de nous.

« Que cette fête est délicieuse, disait-elle, en m'indignant, à l'officier de hussards qui lui donnait le bras, jamais bal à Paris ne me fit éprouver une sensation plus enivrante.

— Jamais bal à Constantine ne me parut si délirant, et cela n'est pas extraordinaire, puisque vous n'y étiez jamais venue, répondit le gros hussard avec une intention marquée de galanterie, qui me parut fort plaisante. »

Madame de Veaucouliers en jugea autrement sans doute, car elle sourit agréablement, laissant apercevoir entre ses lèvres minces deux rangées de petites dents blanches et aiguës.

« L'Opéra donne bien une idée de tout ce que je vois ici, continua-t-elle ensuite, et il y a dans *Robert le Diable* une décoration représentant l'intérieur d'un cloître, qui ressemble assez à ces colonnades; mais n'importe, il est plus agréable de dire : J'ai vu en réa-

lité l'Orient et ses magnificences, que de parler vulgairement de ce que tout le monde connaît.

— Sans doute, répondit l'officier. Vous aurez beaucoup à raconter à votre retour d'Afrique, madame, surtout si vous voulez parler... »

Le gros hussard en fut cette fois pour ses frais d'éloquence, une distraction puissante avait détourné l'attention de madame de Veaucouliers, qui, fixant sur Ben-Gannah des regards hardis, l'interrompit par cette exclamation singulière :

« Quels yeux ardents, que de passions brûlantes exprimées sur ce visage caractéristique ! Connaissez-vous ce chef arabe, monsieur ? »

— Un peu, répondit l'officier, c'est le cheik El-Arab, le serpent du désert.

— Voilà un surnom bien romantique et qui serait à lui seul une recommandation. Comme il nous regarde !... Je donnerais beaucoup pour savoir laquelle de toutes les femmes ici présentes paraît la plus jolie aux yeux perçants du serpent du désert.

— Voulez-vous que j'aille le lui demander ?

— Vous êtes trop aimable ! » répondit madame de Veaucouliers.

L'officier s'approcha en effet de Sidi-Ben-Gannah, et lui adressa quelques mots arabes auxquels le chef répondit aussitôt.

« Eh bien ? demanda la vicomtesse.

— La réponse n'était pas douteuse, » dit le hussard en baissant la voix, de sorte que je ne pus entendre la fin de la phrase.

Mais l'oreille plus exercée ou plus attentive de M. de Beaulieu n'avait rien perdu de cette conversation, et un impertinent éclat de rire retentit soudain auprès de moi. Je me retournai vivement vers le lieutenant de chasseurs ; son visage, empreint naguère d'une si franche gaieté, était devenu haineux et sardonique ; sa physionomie témoignait à tout moment de la mobilité de ses impressions.

J'exprimai le désir de me promener dans les galeries pour l'éloigner de celle qui exerçait sur lui un si triste pouvoir.

« Avez-vous entendu la réponse de cet imbécile de Charmor ? me dit-il dès que nous fûmes hors du salon grillé.

— Non ; mais je l'ai devinée à l'air triomphant de madame de Veaucouliers.

— Et savez-vous ce qu'il a marmotté à l'oreille de Ben-Gannah ?

— Comment le saurais-je ? je ne comprends pas un mot d'arabe.

— Charmor n'en sait guère davantage, il a dit au cheik tout ce qu'il savait : *Ouach atch, ouach enta*, (comment te portes-tu) ? Ben-Gannah a répondu à peu près dans les mêmes termes.

— Et voilà tout ?

— Absolument tout ; mais outre le petit plaisir de paraître savoir une langue dont il ignore les premiers éléments, le fat a eu celui de proclamer madame de Veaucouliers reine du bal, au grand détriment de la réputation de connaisseur de ce pauvre Ben-Gannah, qui réclamerait, j'en suis sûr, contre une telle imputation de mauvais goût, s'il avait connaissance du propos qu'on lui prête. Et cette vieille coquette, qui, se pavanant d'orgueil de ses attraits replâtrés, s'est

laissé prendre à l'appât de cette sottise flatterie ! Je crois vraiment qu'elle est folle !

— Il me semble, monsieur, que votre jugement est bien sévère, et dans cette circonstance c'est surtout le cavalier qui l'a trompée que je trouve blâmable.

— Non, madame, quand une femme abjure d'elle-même la pudeur et la modestie, elle ne conserve plus de droit à la considération et aux égards des hommes.

— Mais une femme, quelque dégradée que vous puissiez la supposer, possède une âme immortelle pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ a versé tout son sang, et celui qui aide à sa perte n'est-il pas coupable aux yeux de Dieu ?

— Vous parlez comme Stéphanie ou comme l'abbé de Saint-Julien, me dit-il ; je ne me permettrai point de vous suivre sur ce terrain ; mais ce que je ne puis m'empêcher de répéter, c'est que cette femme est insupportable.

— Que vous a-t-elle donc fait, pour que vous mettiez tant de persistance à en dire du mal ?

— C'est une longue histoire, répondit-il, et si vous la connaissiez, vous excuseriez ma colère.

— Conte-moi donc vos griefs contre madame de Veaucouliers, cette confidence vous calmera peut-être, et je vous promets le secret.

— Le secret ! que m'importe ! je voudrais, au contraire, que son ignominie fût connue de tout le monde, que, comme Caïn, elle portât sur son front le signe de la réprobation.

— Alors je ne suis point de trop dans la confidence, dit mon mari qui venait de nous rejoindre.

— Certainement non, répondit M. de Beaulieu en saluant avec respect.

— Dépêchez-vous, lui dis-je, à moins que vous n'espériez que vos danseuses viennent elles-mêmes vous réclamer.

— C'est vrai, s'écria-t-il, j'oubliais mes invitations.

— Commencez bien vite, on valse maintenant, il s'en faut encore d'un quart d'heure avant que l'orchestre donne le signal de la contredanse.

— Vous saurez donc, madame, que cette fière vicomtesse que vous venez de voir éblouissante de diamants, n'était autrefois qu'une petite modiste du Palais-Royal, dont le joli minois fit la conquête d'un M. Morin, riche marchand de fer, qui mourut deux ans après l'avoir épousée, laissant à sa veuve, très-consolable, une fille encore au berceau et vingt mille livres de rente. Les lionnes et les tigresses aiment leurs petits et les défendent avec courage ; madame Morin fit comme les lionnes et les tigresses, elle aima son enfant, mais sa tendresse ne l'empêcha point de dépenser en toilette, en fêtes et en voyages les écus du marchand, pendant que la petite apprenait à toucher du piano dans le pensionnat où on l'avait placée. Lorsque madame Morin, qui n'entendait rien aux affaires ni à la direction d'une maison, s'aperçut enfin de sa ruine presque totale, elle pleura comme une Madeleine, mais non pas de repentir, et ne se sentant point le courage de réparer ses prodigalités par une vie de travail et de privations, elle se mit d'abord à puiser dans la bourse de ses amis, tout en pensant aux moyens de rétablir sa fortune. Ce fut à cette époque qu'elle fit la connaissance du général de Veaucouliers, brave officier, auquel je ne connais d'autre défaut qu'une excessive faiblesse de caractère, contrastant d'une manière étrange avec son ton tran-

chant et avec le courage dont il a fait preuve dans tout le cours de sa carrière militaire. Madame Morin, alors jeune et belle, n'avait ni esprit ni bon sens; mais, par un instinct naturel aux femmes de sa trempe, elle possédait l'art de s'insinuer par de grossières flatteries dans le cœur de ceux qu'elle voulait séduire : se pâmant d'aise et d'admiration pour les plus fades productions du plus pitoyable poète, ou persuadant aux vieillards qu'aucun homme de vingt-cinq ans ne les égalait en bonne grâce. Du nombre de ses dupes se trouva mon pauvre oncle de Veaucouliers, qui, possédant à la fois une position honorable et une grande fortune, devint le point de mire des agaceries de la veuve, car depuis quelque temps une nouvelle ambition avait germé dans le cœur de l'ex-modiste du Palais-Royal : elle voulait devenir une dame de la haute société, et un second marchand de fer, quelque riche qu'il eût été d'ailleurs, n'aurait pas trouvé grâce devant ses yeux. Un vieillard, à la fois vaniteux et faible, était une proie facile pour une femme du caractère de madame Morin; aussi la chasse ne fut-elle pas de longue durée. Après trois mois d'admiration de commande, de complaisances et de petits soins, Estelle Morin était devenue la vicomtesse de Veaucouliers.

» A cette époque, madame, je n'étais encore qu'un petit collégien très-dissipé et très-mutin, et pourtant ce mariage fut pour moi un chagrin véritable, non point, comme vous pourriez le croire, à cause d'une mésalliance que je n'étais pas en âge de comprendre, bien moins encore pour des intérêts pécuniaires auxquels je ne pensais nullement, mais par un motif plus élevé que votre noble cœur appréciera sans doute.

» Nous étions orphelins dès l'enfance, Stéphanie et moi, et sous la tutelle de notre oncle maternel, le général de Veaucouliers; sa première femme avait toujours eu pour nous les soins et l'affection d'une mère, et mon attachement pour cette sainte et respectable tante était celui d'un fils. Nous l'avions perdue depuis deux années déjà, mais son cher souvenir était vivant dans nos cœurs; ce ne fut donc pas sans verser des larmes que nous la vîmes remplacée dans la maison de mon oncle. Quelque belle que fut la nouvelle venue, ses traits me paraissaient durs et repoussants en comparaison de la physionomie pleine de douceur et de noblesse de ma bonne chère tante. Jamais je ne pus me décider à appeler de ce nom madame Estelle, qui, du reste, n'y tenait nullement. Ma sœur, plus âgée que moi de trois ou quatre années, continua aussi à entretenir en moi une répugnance que la conduite de la seconde femme de mon oncle ne justifiait que trop. Stéphanie était alors la plus gracieuse et la plus aimable des jeunes filles; spirituelle et raisonnable, quoique un peu trop enthousiaste peut-être, elle avait sur mon esprit et sur mon cœur un pouvoir absolu, dont elle ne se servait que pour faire naître et grandir dans mon âme les sentiments nobles et élevés qui remplissaient naturellement la sienne; je l'aimais avec tendresse; depuis la mort de ma tante, elle était devenue mon unique affection.

Cependant madame de Veaucouliers, qui n'avait réussi à épouser mon pauvre oncle qu'en affectant pour lui une passion ridicule, ne tarda pas à se lasser de la vie paisible qui convenait seule à son mari, et, reprenant peu à peu les habitudes de son veuvage,

elle recommença à se livrer sans scrupule à ses goûts effrénés de luxe et de plaisirs. Seulement des manières plus recherchées couvrirent alors légèrement l'excentricité de sa conduite. Elle se mettait avec une élégance pleine de goût, et donnait des fêtes splendides; il n'en fallait pas davantage pour la faire rechercher par cette foule de personnes qui n'ont ni le temps ni le désir de connaître les compagnons de plaisir que le hasard leur donne; elle devint une femme à la mode, une lionne si vous l'aimez mieux. Mon oncle essaya d'abord de lutter contre la folie de sa femme; il jura, menaça, fit des scènes terribles, mais trop faible pour retenir les rênes du gouvernement, il finit par courber la tête, ne conservant de tous ses droits que celui de tenir un peu serrés les cordons de la bourse; ce qui lui valut encore de temps en temps quelques semblants de tendresse.

» Stéphanie, bonne et sensible, était cependant d'un caractère très-ferme et très-résolu; on l'accusait même d'entêtement et de fierté. Était-ce une calomnie, ou bien le malheur et peut-être ses sentiments religieux ont-ils modifié son caractère? Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle est maintenant la plus modeste et la plus douce des femmes. Quoique fort jeune alors, sa raison précoce lui fit deviner l'inconvenance et les périls du genre de vie dans lequel sa nouvelle tante cherchait à l'entraîner; ma sœur eût le courage de résister à l'attrait du plaisir, et de blâmer en face la belle Estelle, établissant entre elle et la première femme du général une comparaison accablante pour la seconde. Il s'ensuivit une haine très-vive de part et d'autre, et pour Stéphanie une persécution de tous les jours, un martyre déguisé, auquel la pauvre enfant n'échappa qu'en obtenant de son oncle la permission d'entrer comme pensionnaire au couvent du Sacré-Cœur. Ma sœur avait quinze ans alors, et elle était comme fiancée à Lucien de Lonpré, fils unique d'un frère d'armes de mon oncle de Veaucouliers. Orphelin comme nous, Lucien réunissait tous les avantages de fortune, de naissance et d'éducation qui peuvent assurer le bonheur d'une femme; il avait, de plus, un excellent cœur et des qualités brillantes, faites pour charmer une jeune fille; aussi ma pauvre sœur, habituée dès l'enfance à le considérer comme son mari futur, avait-elle pour lui l'attachement le plus tendre.

» M. de Lonpré, dont la mère était créole, possédait des biens considérables à la Guadeloupe, et des affaires d'intérêt l'avaient obligé à faire un voyage d'outre-mer qui dura plus de deux années. De retour en France, il accourut à Paris dans l'espoir de réaliser les projets d'union formés jadis entre les deux familles, mais il trouva mon oncle remarié, Stéphanie au couvent, et moi dans un collège, où l'on me bourrait de grec et de latin sans m'apprendre le premier mot des choses de la vie, qu'il m'eût été si nécessaire de connaître.

» Estelle fit à Lucien l'accueil le plus gracieux; par une conception infernale, elle avait formé un projet qui devait servir à la fois sa soif de vengeance et son intérêt personnel.

» Si cette malencontreuse contredanse ne me menaçait à tout moment, ajouta M. de Beaulieu, je vous raconterais avec quelle habileté madame de Veaucouliers fit réussir l'intrigue qu'elle avait ourdie, mais le temps me presse, et je vous dirai seu-

lement qu'Estelle, devenue toute puissante sur l'esprit du pauvre Lucien, parvint, au moyen d'une lettre infâme qu'elle avait fabriquée, à faire croire à M. de Lonpré que Stéphanie entretenait avec un certain Jérôme, frère cadet de madame de Veaucouliers, une correspondance coupable.

« Le trop crédule Lucien donna quelques larmes au souvenir de la belle enfant qu'il avait connue si vertueuse et si pure, puis il se laissa consoler par celle qu'il regardait comme une véritable amie, et madame de Veaucouliers prit sur lui un tel empire, qu'elle finit par lui faire épouser Cécile Morin, sa fille unique, âgée de quinze ans à peine. Celle-ci ne quitta sa pension que pour aller à l'autel, et elle partit peu de temps après pour la Guadeloupe avec Lucien; mais ce fatal mariage eut sur la destinée de ma pauvre sœur une bien triste influence.

» En apprenant l'inconstance de M. de Lonpré, Stéphanie, blessée dans son affection comme dans son amour-propre, et victime une seconde fois des arlucies de madame de Veaucouliers, épousa bientôt, par dépit sans doute, ce Jérôme Valdor, le digne frère d'Estelle, qui, cachant sous un extérieur agréable une âme vile et dépravée, a rendu ma pauvre sœur la plus malheureuse des femmes.

— Mon Dieu! dis-je alors en interrompant l'officier, comment la famille de mademoiselle de Beaulieu ne l'éclaira-t-elle point sur les résultats de cette alliance?

— Mon oncle, entièrement dominé par sa femme, se laissa tromper aisément sur la fortune et sur la moralité de Jérôme, dont la tournure et la figure étaient d'ailleurs fort séduisantes; nous n'avions point d'autres parents à Paris, et je n'étais encore qu'un pauvre collégien qu'on ne se donne pas la peine de consulter. Ce n'est même que depuis fort peu de temps que je connais tous ces détails, qui me font frémir d'indignation et de colère; à dix-sept ans j'étais passé du collège de la Fêche à l'Ecole-Militaire, et lorsque j'en sortis, tout fier de mon épauvette, je n'avais eu depuis longtemps avec ma sœur d'autres rapports qu'une correspondance assez suivie, dans laquelle brillaient toujours son esprit et sa tendresse, mais qui ne m'avait rien appris de ses malheurs; tout ce que je savais, c'est qu'elle habitait Poitiers, où je devais aller la voir; mais, vous l'avouerez, madame? accueilli d'abord chez mon oncle, la vie de plaisir qu'on y menait alors, et les prévenances de madame de Veaucouliers, qui avait sans doute ses raisons pour se montrer aimable à mon égard, me retinrent jusqu'à la fin de mon congé. Je

partis alors pour rejoindre mon régiment en Afrique, et ma vie de soldat ne m'a pas permis de revoir la France; mais quand je fus dangereusement blessé, il y a six mois, dans une affaire contre les Nemenchas, ma bonne sœur accourut pour me soigner. Ce fut seulement alors que j'appris la perfidie de madame de Veaucouliers et la mauvaise conduite de Valdor. Ce misérable, une fois en possession de la dot de Stéphanie, ne tarda point à se plonger dans une vie de désordre; il ne rentrait chez lui que pour humilier et maltraiter sa jeune femme, ne lui laissant pas ignorer qu'il ne l'avait recherchée que pour sa fortune, et se faisant un jeu cruel de lui apprendre par quel odieux moyen on l'avait séparée de Lucien. Enfin, au bout de trois ans de torture, la pauvre Stéphanie, abandonnée et ne possédant qu'une petite rente inaliénable qui lui venait de sa marraine, entra comme pensionnaire libre dans un couvent de saintes filles; elle y menait depuis quelque temps une existence calme sinon heureuse, lorsque son mari, complètement ruiné par le jeu, retourna à Poitiers, atteint d'une maladie très-dangereuse.

» En apprenant ce nouveau malheur, Stéphanie sortit de son couvent, s'établit au chevet du malade, et le soigna jusqu'à sa mort.

M. de Beaulieu en était là de son histoire, lorsque son nom fut répété à plusieurs reprises par quelques-uns de ses camarades.

« C'est la contredanse, dit-il avec dépit. Ne suis-je pas bien en train de danser maintenant! »

Mais avant qu'il eût quitté, son domestique arriva jusqu'à nous et lui dit :

« Il y a une demi-heure que je vous cherche, mon lieutenant, madame est bien malade, on la croyait morte tout à l'heure, elle vous prie de venir la voir. »

Le jeune homme ne fit presque qu'un saut du haut de l'escalier jusques en bas, et partit comme un fou, sans sabre ni képi.

« Mon Dieu! dis-je à M. de *** , dans ce pays l'on a rarement des filles de service intelligentes, plus difficilement encore une garde-malade, et cette pauvre dame n'a peut-être pas dans ce moment une seule femme auprès d'elle; voulez-vous que nous allions voir si je peux lui être utile? »

Avec sa bonté ordinaire, mon mari alla lui-même chercher ma pelisse, et, la croisant soigneusement sur ma robe de crêpe, il me donna le bras pour me conduire chez madame Valdor.

Comtesse de LA ROCHE.

(La suite à un autre numéro.)

Enigme Historique.

Je vécus obscure, mais aimée; celui qui aurait dû me protéger me fit périr, et la couronne qui m'était promise ne fut posée que sur mon cercueil. — Quel fut mon nom?

LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 3.

On trouvera ce mois-ci dans notre catalogue plusieurs œuvres nouvelles, parmi lesquelles nous citerons *les Forêts vierges*, quadrille de J. Rodaven; *les Bords de la Sèvre*, autre quadrille de J. Bernard Coquet, et *Primavera*, très-jolie valse de J. Rodaven. Comme musique de chant, des morceaux de musique religieuse à une et deux voix, avec

accompagnement d'orgue; des romances, des chansonnettes, des morceaux de piano composés par les meilleurs auteurs, de la musique de danse jolie et entraînante, voilà de quoi défrayer les études et les loisirs de nos jeunes abonnées, au moins pendant trente jours.

ÉDUCATION MUSICALE

Les débuts de Méhul.

FRAGMENT DES *Soirées de l'Orchestre*.

(Suite et fin.)

Il y avait, dans ce temps-là, à Paris, un compositeur allemand nommé Gluck (prononcez Glouck), dont les œuvres préoccupaient l'attention publique à un point que vous ne sauriez imaginer. Croyez-moi, si vous voulez, mais le fait est qu'il était plus glorieux à lui tout seul, plus admiré et plus admirable que ne pourraient l'être aujourd'hui ensemble trois compositeurs populaires, voire même trois membres de l'Institut. Ce Gluck n'avait pourtant encore écrit pour le théâtre de l'Opéra qu'un très-petit nombre d'ouvrages; à cette époque, on ne comptait pas les partitions comme des gros sous. Il venait d'en terminer une intitulée : *Iphigénie en Tauride*, dont vous n'avez jamais entendu parler, très-probablement, mais qui excita cependant à Paris un enthousiasme plus grand que toutes les précédentes productions de ce même Gluck, et pour laquelle, aujourd'hui encore, beaucoup de gens éprouvent une de ces passions féroces qui vous épouvanteraient, si vous en étiez témoins. Inutile de vous dire les raisons de cette anomalie. Or donc, Méhul s'étant glissé, je ne sais comment, à la répétition de cette *Iphigénie en Tauride*, fut si frappé de ce qu'il entendit, si ému, si bouleversé, qu'il voulut à toute force l'entendre encore le lendemain à la première représentation. Mais comment faire? tous les billets étaient pris! et d'ailleurs, Méhul, en sa qualité de jeune compositeur, logeait le diable en sa bourse. Il imagina alors de se blottir au fond d'une loge, espérant y rester inaperçu jusqu'au lendemain soir, et se trouver ainsi tout introduit à l'heure solennelle. Malheureusement, un inspecteur de la salle le découvrit dans sa cachette, l'interpella vivement et voulut le mettre à la porte. Gluck se trouvait encore sur l'avant-scène, occupé à régler quelques détails du ballet des Scythes (un morceau extraordinaire que vous ne connaissez pas), car ce diable d'homme se mêlait de

tout; il voulait que non-seulement les paroles, mais la mise en scène, la danse, les costumes et le reste s'accordassent avec sa musique; il tourmentait tout le monde à ce sujet. On est bien revenu de ces idées-là, n'est-ce pas? Quoi qu'il en soit, l'altercation qui avait lieu dans la loge ayant attiré son attention, Gluck s'informa de ce qui pouvait y donner lieu. Méhul, alors, de s'avancer tout tremblant et d'expliquer l'affaire, en disant au grand maître : *Monseigneur*. Ce Gluck était un bon homme, au fond, quoiqu'il eût de l'esprit, du génie, une volonté de fer, et qu'il eût accompli une révolution musicale. Il fut touché de l'enthousiasme du jeune intrus, lui promit un billet pour la première représentation d'*Iphigénie*, l'engagea à venir chez lui le chercher, désireux qu'il était, disait-il, lui Gluck, de faire la connaissance de Méhul. Vous devinez le reste, et concevez l'influence que les conseils d'un tel homme durent exercer sur le talent de son protégé; car ce Gluck, je vous le répète, fut réellement un compositeur d'un grand mérite, et *chevalier*, qui plus est.

Ce fut sous la direction de Gluck que Méhul écrivit alors, sans avoir l'intention de les faire jamais représenter, et comme étude seulement, trois opéras : *Psyché*, *Anacréon* et *Lausus* et *Lydie*. Aujourd'hui, quand on a écrit trois romances, avec l'intention de les publier, on commence à se croire des droits incontestables à l'attention des directeurs des théâtres lyriques.

Méhul avait vingt ans quand il présenta au comité d'examen de l'Opéra une partition sérieuse : *Alonzo et Cora*. *Les Incas*, de Marmontel, avaient sans doute fourni le sujet du poème. *Cora* fut reçue, mais non jouée; et quand au bout de six ans le jeune compositeur vit qu'il n'était pas plus avancé de ce côté que le premier jour, il s'adressa à l'Opéra-Comique et lui porta un opéra de genre en trois actes, *Euphrosine et Coradin*, dont, si je ne me trompe, Hoffmann avait écrit la pièce, et qui valut à Méhul, pour son début, un éclatant succès.

H. BERLIOZ.



Revue Musicale.

Il faut se nourrir de rêves, d'espérances et d'illusions. Fleurs éphémères cultivées avec amour, fugitives consolations qui apaisent les tristesses du cœur, charmants voyages à travers les nuages d'azur de la fantaisie, voici ce qui nous soutient, ce qui nous encourage, ce qui nous aide à vivre.

Venez à nous, riant mensonges !
Voltigeant sur nos fronts rêveurs,
Versez-y l'oubli des douleurs
Que l'on retrouve après les songes.

Hélas ! ces joyeuses filles de notre imagination ne font que passer dans le monde. Le souffle glacial de la réalité les arrête dans leur chemin rapide. Alors le frisson les gagne, l'inquiétude les saisit ; elles se défendent, mais elles s'étiolent ; elles combattent, mais elles succombent. Le mois de janvier nous avait fait de belles promesses ! les jours se passent et rien de nouveau n'apparaît à l'horizon. « Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Tel est l'appel lamentable qui se transmet de voix en voix, comme le cri mélancolique des sentinelles de nuit. Si l'on se tourne du côté de l'Opéra en lui demandant l'*Herculanum* annoncé depuis tant de mois, il vous répond que l'éruption du Vésuve est indéfiniment retardée par des causes que le bon Dieu seul connaît. Si l'on jette ses regards désolés vers le Théâtre-Lyrique en lui réclamant le *Faust* de Gounod, promis depuis si longtemps, on vous dit que Méphistophélès souffre d'une laryngite obstinée ; enfin, si, à bout de courage, on exhale une dernière prière à l'Opéra-Comique pour obtenir l'ouvrage de Meyerbeer si impatiemment attendu, on vous fait comprendre que le maestro étant le Louis XIV de la musique ses sujets doivent attendre humblement et silencieusement le bon plaisir de Sa Majesté. De sorte que l'hiver se passe, que les bourgeons poussent aux arbres, que le soleil essaie de briller, que la campagne va refluer et que nous n'avons encore savouré aucun de ces beaux fruits de serre chaude qu'on avait prétendu faire mûrir pour nous, sous les vapeurs ardentes des théâtres parisiens. On s'est borné, jusqu'à présent, à des reprises et à des débuts.

Ernani, cette œuvre qui a rendu Verdi plus populaire dans l'Italie libérale qu'aucune de ses grandes productions n'avait pu le faire jusqu'alors, à cause de ses accents belliqueux, de sa passion fiévreuse, et de son extrême énergie, *Ernani*, dis-je, a été repris récemment au Théâtre-Italien. Malheureusement le rôle principal, qui demande une excessive puissance vocale et un talent dramatique à la hauteur de la situation, a été chanté par Galvani, dont la voix faible et les moyens peu étendus ne pouvaient affronter avec succès les dangers d'une si périlleuse entreprise. De ce côté, le public qui, d'après les nombreuses réclames de la presse musicale, s'attendait à mons et merveilles, a été complètement déçu. Graziani l'a dédommagé de ce mécompte, en chantant, d'une façon toute magistrale, son grand morceau du quatrième acte. Un talent sympathique, un organe ample, souple, bien réglé, beaucoup de grâce et une bonne méthode, telles sont les qualités dont cet éminent artiste a donné des preuves nouvelles dans la partition du maître italien. Madame Cambardi a su se faire un style. C'est une grande difficulté vaincue, une grande victoire remportée. Beaucoup de nos cantatrices modernes tiennent plus à développer la flexibilité de leur gosier, par des vocalises à

grand effet qu'à révéler au public les qualités, si appréciables pourtant, d'une méthode savante, d'un goût pur et d'une intelligente diction. Jeune encore, un bel avenir est promis à madame Cambardi, et nous sommes heureuse d'avoir préconisé en elle un talent qui nous semblait devoir atteindre l'échelon élevé où il vient de parvenir, à la grande satisfaction du directeur et de ses abonnés.

Quelques jours après la représentation d'*Ernani*, on reprenait, au même théâtre, un des plus charmants chefs-d'œuvre de Rossini, *Matilda di Shabran*. Quelle succession ravissante de mélodies délicieuses, de beautés de premier ordre, de magnifiques récitatifs ! Combien il fallait de génie à l'incomparable maître, pour revêtir de ses divines inspirations le poème obscur de cette pièce sans intérêt, et pour lui donner le charme, la grâce, la verve qui transportent ses auditeurs. Quel nom que celui de Rossini ! que de gloire s'y attache ! On ne donnerait la France et l'Angleterre, et les richesses de l'Orient et l'empire des czars, que j'aimerais mieux être le chanteur de Pizarre et compter dans toutes les nations du monde mon peuple d'admirateurs et de disciples.

Puisque les théâtres lyriques ne nous donnent rien de nouveau, il faut bien remplir nos colonnes par le compte rendu de quelques-uns des nombreux concerts dont nous sommes littéralement inondés. Il faut l'avouer, dans ces champs-clos de l'art musical, tant de médiocrités entrent en lice que c'est assez de les entendre sans en faire subir l'analyse à nos lectrices. Mais les maîtres restent toujours les maîtres, quand ils doivent à leur talent la place éminente qu'ils occupent, et c'est seulement de ceux-là que nous parlerons aujourd'hui. La matinée musicale donnée à l'hôtel Turgot par M. Duprez a débuté par un chœur de la *Muette* auquel concouraient tous les élèves du célèbre chanteur. Mademoiselle Raissac a dit l'air de la *Magicienne* : *Je vais au cloître*, avec une verve remarquable ; malheureusement le savant professeur s'occupe plutôt, dans ses leçons, du mécanisme vocal que du style et de l'expression qui en sont le complément obligé. Aussi ses élèves, tout en arrivant à un talent hors ligne, n'atteignent-ils presque jamais un talent complet. Messieurs Ferrand et Battu ont obtenu de légitimes applaudissements dans le duettino du *Prophète* : *Un jour dans les flots*, et mademoiselle Monrose, qui porte un nom célèbre, s'est également fait remarquer par la manière dont elle a chanté une des plus difficiles scènes de *Norma* : puis est venue l'œuvre inédite de M. Duprez, *Jehanne d'Arc*, opéra en un acte et trois tableaux. La partition est dramatique, mouvementée, et quelquefois saisissante, mais la grâce lui manque, et le charme des mélodies est absent.

Nous citerons aussi le concert de M. Vieuxtemps, donné récemment à la salle Herz. L'illustre violoniste a joué avec la perfection qu'on lui connaît, son grand concerto en ré mineur. Cette composition est d'un beau caractère religieux. Le scherzo est d'un style éclatant et la marche finale d'un effet magistral. Une fantaisie slave des plus originales a été exécutée par l'artiste avec cette verve et ce brio qui n'appartiennent qu'à lui. Enfin une mélodie populaire américaine : *O Willie we have*, etc., a terminé, de la façon la plus heureuse, la fête musicale à laquelle avait été conviée l'élite du public dilettante de Paris.

MARIE LASSAVER.

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE III. N° 1, Mouchoir de jeune fille, plametis — 2, Écusson dudit mouchoir avec M. L. — 3, *Louise* — 4, L. F. — 5 et 6, Toilette au feston — 7, D. J. enlacés — 8, A. F. — 9, A. J. — 10, A. D. — 11 et 12, Toilette au point de poste — 13, M. P. — 14, C. S. — 15, E. T. enlacés — 16, Mouchoir de jeune fille, feston — 17, Écusson dudit mouchoir avec H. C. — 18, *Adèle* — 19 et 20, Toilette au plumetis ou au passé — 21, Bande, application — 22, *Pauline* — 23, *Zoé* — 24, *Amélie* — 25, N. R. — 26, *Léonie* — 27, Mouchoir élégant — 28, *Andrio* — 29, *Hermido* — 30, N. D. — 31 et 31 bis, Calotte grecque — 32, D. C. enlacés — 33, Guirlande riche — 34, Bonnet de femme — 35, O. C. — 36, C. D. — 37, L. F. — 38, Entre-deux — 39, A. J. — 40, Entre-deux — 41, *Estelle* — 42, *Junie* — 43, Mouchoir au feston — 44, Dessin à soutacher — 45, Bordure de rideau — 46, Semé dudit rideau.

PLANCHE DE PATRONS.

47 et 48, Écharpe dite de *bénédiction* — 49, *Laure* — 50, *Mina* — 51, *Marthe* — 52, *Sophie* — 53, *Julia* — 54, A. C. — 55, C. P. — 56, Coussin de coude — 57, Fichu *Marie-Antoinette* — 58 et 59, Garniture et entre-deux dudit fichu — 60, Chemisette d'enfant, devant (moitié) — 61, Chemisette d'enfant, dos — 62, Croquis de la chemisette — 63, Croquis de la manche de ladite chemisette — 64, Costume de pierrette destiné à *Lilte*, corsage et patron du devant — 65, Costume de pierrette, dos — 66, Costume de pierrette, côté du dos — 67, Costume de pierrette, manche — 68, Croquis de la pierrette — 69 et 70, Brassière au crochet — 71, Tapisserie par signes — 72 et 73, Bolte à cigares — 74, Patron de feuilles en cuir — 75, Patron de feuillage de rose — 76 à 79, Patron d'une rose en cuir — 80 à 84, Patrons d'une jacinthe, fleurs et feuille — 85, Croquis de la branche de jacinthes.

C'est une tradition répandue depuis des siècles chez les musulmans, que trois langues étaient en usage dans le paradis terrestre : l'arabe, le persan et le turc. Le serpent, qui séduisit nos premiers parents, leur parlait *arabe*, langue éloquente et forte. Adam et Ève parlaient entre eux *persan*, idiome poétique, doux et insinuant, qui réussit à Ève, comme on sait. L'ange Gabriel, qui les chassa du paradis, fut obligé d'employer le *turc* ; car leur ayant commandé de sortir, d'abord en persan, puis en arabe, sans qu'ils en fissent rien, il s'exprima enfin dans les termes de cette langue menaçante, qui les effraya et les fit obéir.

Et moi, chère Jeanne, de quel langage vais-je me servir pour être comprise de nos amies et éviter des erreurs semblables à celle qu'ont fait naître quelques lignes de la Correspondance de février ?

Tu sais que, sur la demande d'un certain nombre de nos abonnées des départements, nous avons créé une édition avec supplément qui coûte 48 francs par an et contient en plus : trente gravures de modes et environ 200 colonnes de texte, explicatif de ces gravures, ou donnant de plus amples renseignements sur la mode.

C'est à ces abonnées avec supplément et à CELLES-LA SEULES que je m'adressais en demandant s'il ne leur serait pas plus agréable de recevoir leur journal en deux fois : le 1^{er} du mois, le véritable Journal des Demeiselles, tel qu'il est envoyé à toutes les personnes des départements payant 42 francs par an, et le 15, le supplément des gravures de modes avec les 16 colonnes explicatives de ces gravures, au lieu de recevoir le tout à la fois.

Saisissant, en même temps, cette occasion de répondre aux abonnées trouvant que nous ne bavardons

pas assez sur l'intéressant chapitre de la mode, nous leur rappelons que ce qu'elles désirent existe, non pas dans le journal enveloppé de jaune, mais dans celui qui est habillé de bleu.

Et voilà qu'aussitôt une longue réclamation s'est fait entendre, et que de Paris, de la France et de l'étranger, nos amies ont protesté, s'imaginant, je ne sais pour quel motif, que l'esprit du journal, esprit sérieux et instructif, allait faire place à un autre, futile et léger, dont la mode serait l'objet principal.

Rassurez-vous, chères abonnées : rien n'est changé dans la rédaction de celui que vous appelez votre ami, votre conseiller ; il continuera d'être un journal d'éducation, un journal littéraire, et non point un *courrier de modes*. Sa mission n'est pas de développer, dans l'esprit des jeunes filles, ce goût inné de coquetterie et de luxe qui est la plaie de notre siècle : aussi la partie *modes* se réfugie-t-elle dans les dernières colonnes du journal.

Quoi qu'on en dise, les femmes sérieuses, les esprits cultivés, les nobles cœurs sont encore nombreux, et nous savons bien des vies toutes consacrées à l'étude et à l'accomplissement des plus saints devoirs. C'est pour cette jeunesse d'élite que nous écrivons, voulant, dans la mesure de nos forces, concourir à son perfectionnement moral, et à l'achèvement de son éducation chrétienne.

Maintenant que j'ai, je l'espère du moins, rassuré les esprits les plus effarouchés, j'ajoute que rien ne sera changé non plus dans la manière dont le journal a été adressé jusqu'ici à toutes les abonnées, soit de l'édition jaune, soit de l'édition bleue ; les unes et les autres le recevront en une seule fois et sous une seule et même couverture. Ai-je parlé arabe ou persan ? N'importe, pourvu que j'aie été comprise ! j'au-

rais, je crois, employé le turc au besoin ! Mais, le temps me presse, hâtons-nous de reprendre nos causeries ordinaires.

Des fêtes brillantes ont marqué ce carnaval ; l'arrivée d'une jeune princesse leur a, cette année, donné encore plus d'éclat que d'habitude. On a tant dansé, à la cour, à la ville, partout, que le carême, temps de calme et de repos pour le corps et pour l'âme, sera vraiment le bienvenu.

Je vais donc m'abstenir de toute réminiscence mondaine, non pas que je veuille m'ériger en censeur morose et grondeur ; Dieu m'en garde ! le plaisir est de notre âge ; mais ce qu'une plume charmante et trop tôt brisée disait, il y a quelques mois, de la soif du luxe, nous le dirons aussi de la soif des plaisirs ; ils sont permis, ces plaisirs, mais à la condition de n'être pas égoïstes, et de ne pas fermer l'oreille du cœur.

Ces pensées inspirèrent les jeunes gens de V...s au carnaval de l'an de grâce 18... De temps immémorial, c'était l'usage, au mardi gras, qu'une cavalcade historique fit, en grande pompe, son entrée dans la cité, dont elle parcourait les rues et les places : tantôt c'était le cortège d'un vainqueur, et tantôt celui d'une noble fiancée venue de lointain pays.

Or, l'hiver avait été rude en 18... et la misère profonde : les futurs chevaliers, les troubadours et les pages rougirent à la pensée d'étaler, aux yeux d'une multitude affamée, les vêtements somptueux qu'ils faisaient, à grands frais, venir de la capitale.

« Si ces habits dorés étaient mis sous le pressoir, disait, dans son énergique langage, un orateur du moyen âge, en faisant allusion à la source de certaines fortunes, le sang des pauvres en découlerait. »

Faisant de ce mot une application toute chrétienne, les jeunes gens de V...s se dirent : « Mettons ces riches costumes sous le pressoir de l'économie, et le pain des pauvres en sortira. »

D'un commun accord, il fut décidé que le cortège, cette année-là, serait celui d'un bey accompagné d'Arabes en blancs burnous — costumes peu dispendieux — et suivi de fourgons destinés à recevoir le butin, c'est-à-dire les aumônes en nature qu'on attendait de la générosité publique, chargée de faire les frais de cette *razzia philanthropique*.

Le cortège se met en marche, défile lentement, pendant que pleuvent dans les fourgons vêtements, vivres et combustibles. Tout à coup les regards de la foule sont attirés par une scène dont un balcon est le théâtre, et deux jeunes gens les acteurs : l'un d'eux, saisissant le couvre-chef de son voisin, le lance dans le fourgon avec une dextérité parfaite. La victime, loin de demander à l'insolent raison de cette charité forcée, arrache aussitôt son paletot, son gilet et sa cravate, qui vont rejoindre le chapeau. Les bottes et trois paires de bas suivent dit-on, l'élan général, ce qui fait supposer que ce monsieur, comme Malherbe, redoutait le froid aux pieds.

Après quoi, prudence et convenance faisant au philanthrope un devoir de la retraite, il disparut au milieu de rires si bruyants et si prolongés, que la tour du beffroi en fut, assure-t-on, légèrement ébranlée.

« Veux-tu, par hasard, Florence, me proposer de suivre un tel exemple ?

— *Distinguo* : la deuxième partie de la scène n'est pas imitable, je l'avoue ; mais la première est fort

édifiante, et ce serait bien inaugurer le saint temps de carême que de vêtir un pauvre, enfant ou vieillard. Tu vas m'alléguer le manque de temps ; aussi, belle paresseuse, n'est-ce pas à tes doigts que, pour aujourd'hui, j'en appelle, mais seulement à ton cœur ; il existe, à Paris, une œuvre à qui convient éminemment le nom glorieux d'*œuvre du travail*, car elle a pour objet de fournir de l'ouvrage aux pauvres mères de famille retenues chez elles par les soins du ménage et ceux de leurs enfants. Cette œuvre est, de plus, une œuvre de *moralisation* ; il est si facile aux nobles femmes qui la dirigent d'agir, par de douces paroles, dans ces intérieurs désolés, et de ramener au bien les pauvres âmes que la misère en avait détournées.

Par un beau jour, Jeanne, dirige ta promenade au delà du Luxembourg, vers une rue bien ignorée, la rue de Chevreuse ; arrête-toi devant la porte d'une maison de jeunes filles : c'est là qu'une des directrices de l'œuvre, madame Keller, te fera visiter son beau vestiaire : linge, vêtements de toutes sortes, rien n'y manque. Tu choisiras pour un vieillard ce manteau bien chaud, qui lui donnera un peu de bien-être et beaucoup de joie ; pour ce petit enfant, qui, comme le Jésus de Noël, est venu au monde sans berceau et sans vêtement, cette layette modeste qui ne ruinera pas la bourse de jeune fille ; ou bien, te rappelant le beau jour de ta première communion, tu voudras avoir l'honneur de couvrir l'enfant pour lequel s'apprête le festin du Seigneur.

Puis, après le vestiaire des pauvres, tu verras celui des grandes dames : lingerie fine, confectionnée avec un soin extrême, mouchoirs charmants, etc. Quel que soit, enfin, l'objet de ton choix, que tu le destines à un pauvre ou qu'il enrichisse ton trousseau, tu auras fait une bonne œuvre et mérité les bénédictions de Celui qui a dit : « J'étais nu et vous m'avez couvert. »

Sans oser ajouter un mot de plus, mettons-nous vite à l'ouvrage ; nos planches, aujourd'hui, sont couvertes de richesses et vont demander de bien longues explications.

COTÉ DES BRODERIES.

- 1, MOUCHOIR DE JEUNE FILLE, plumetis et point de sable.
- 2, ECUSSON dudit mouchoir, avec M. L., gothique, plumetis.
- 3, LOUISE, anglaise unie, plumetis.
- 4, L. F., petite romaine, plumetis.
- 5 et 6, TOILETTE au feston.
- 7, D. J., enlacés, anglaise ornée, plumetis.
- 8, F. A., anglaise ornée, feston et broderie à la minute.
- 9, A. J., romaine, plumetis.
- 10, A. D., anglaise unie, plumetis.
- 11 et 12, TOILETTE à broder au point de poste sur toile ou sur nansouk double.
- 13, M. P., gothique ornée, feston et plumetis.
- 14, C. S., romaine ornée, plumetis.
- 15, E. T., enlacés, anglaise ornée, plumetis.
- 16, MOUCHOIR DE JEUNE FILLE, feston et plumetis ; la guirlande se brode au bord de l'ourlet, le semé de pois sur l'ourlet.
- 17, ECUSSON dudit mouchoir avec H. C., plumetis et feston.

18, *Adèle*, romaine unie, plumetis.
19 et 20, *TOILETTE* à broder au plumetis sur mousseline, ou au passé sur crêpe, pour col de deuil ; des perles de jais doivent, dans ce dernier cas, remplacer les pois.

21, *BANDE*, application pour manche duchesse.
22, *Pauline*, anglaise unie, plumetis.
23, *Zoé*, gothique unie, plumetis.
24, *Amélie*, romaine unie, plumetis.
25, *N. R.*, enlacés, anglaise ornée, plumetis.
26, *Léonie*, feston, dans un écusson, plumetis et point de poste.

27, *MOUCHOIR ÉLÉGANT*, bouquet et guirlande, plumetis et point d'armes ; bord très-riche en application qu'on peut remplacer par un simple ourlet, terminé en haut et en bas par un feston feuille de rose.

28, *Andrio*, anglaise ornée, plumetis.
29, *Hermido*, gothique, plumetis.
30, *N. D.*, anglaise unie, plumetis.
31 et 31 bis, *CALOTTE GRECQUE*, soutache et cordonnet sur velours ou sur drap.

32, *D. C.*, enlacés, anglaise unie, plumetis.
33, *RICHE GUIRLANDE* à broder au-dessus de l'ourlet d'une jupe de mousseline, soit au plumetis, soit au passé en laine de couleur ; soit enfin sur l'ourlet lui-même, indiquant par un cordonnet les contours et les nervures, et découpant la mousseline de manière à ne la laisser double que dans l'intérieur des fleurs, des feuilles et des pois.

34, *BONNET DE FEMME*, fond et passe ; le fond, après avoir été francé, doit être, par un surjet, réuni à la passe. Ce dessin peut se broder au plumetis sur mousseline, ou en application de batiste sur tulle.

35, *O. C.*, romaine ornée, plumetis et point de poste.

36, *C. D.*, gothique unie, plumetis.
37, *L. F.*, enlacés, anglaise unie, plumetis.
38, *ENTRE-DEUX*, plumetis, pour objet de layette ou de trousseau.

39, *A. J.*, anglaise ornée, feston et point de poste.
40, *ENTRE-DEUX*, plumetis et point de sable, pour objet de trousseau.

41, *Estelle*, anglaise ornée, plumetis.
42, *Junie*, anglaise unie, plumetis.
43, *MOUCHOIR* au feston.
44, *DESSIN* à soutacher sur une robe de piqué blanc ou sur une blouse de petit garçon.

45, *RICHE BORDURE DE RIDEAU* à broder au plumetis, sur mousseline, ou en application de nansouk sur tulle.

46, *SEMÉ* destiné au fond du rideau. Deux bouquets de lilas seulement ont été indiqués, parce qu'il est très-facile de les répéter en les contrariant. Entre ces bouquets doit se trouver en hauteur la distance comprise en largeur.

COTÉ DES PATRONS.

47 et 48, *ÉCHARPE DE BÉNÉDICTION*. Ces guirlandes de vigne doivent se broder au passé sur taffetas blanc. Le chiffre et les rayons seront jaune d'or, les feuilles vertes, les raisins rouges, le tout ombré convenablement. La longueur totale de cette écharpe est de 2 mètres 80 centimètres ; la partie du milieu, indiquée par le numéro 47, est de 1 mètre 08 ; chaque bout, dont

un côté et le milieu sont indiqués par le numéro 48, a 0 mètre 44, ce qui veut dire, en calculant bien, qu'il reste entre le milieu et les bouts une longueur de 94 centimètres, sur laquelle on répètera la guirlande.

Ce très-beau dessin, destiné à un objet religieux, peut servir à des usages profanes. Tu pourrais broder la guirlande et les bouts sur une écharpe de mousseline, vêtement qui sera, cette année, la plus élégante nouveauté. Je te conseille alors une application de mousseline sur mousseline, ce qui sera d'une prompte exécution, car il suffira de faire un gros cordonnet sur les contours des feuilles et des raisins, et sur les nervures. Au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline, ce dessin, exécuté de la même manière, serait d'un charmant effet : on pourrait au coton blanc en substituer un de couleur.

49, *Laure*, anglaise unie, plumetis.
50, *Mina*, anglaise unie, plumetis.
51, *Marthe*, anglaise unie, plumetis.
52, *Sophie*, anglaise unie, plumetis.
53, *Julia*, gothique ornée, plumetis.
54, *A. C.*, anglaise ornée, plumetis.
55, *C. P.*, anglaise ornée, plumetis et point de poste.
56, *COUSSIN DE COUDE* (moitié). Ce coussin, indispensable sur une table de salon, sert, ainsi que l'indique son nom, à appuyer son coude pendant une lecture, alors que le front repose dans la main. Ce petit meuble est fort apprécié des hommes de cabinet.

Pour l'exécuter, il te faut trois ronds de cachemire d'Ecosse, 1 blanc et 2 rouges, ayant tous les trois 36 centimètres de diamètre ; — coupe ton rond blanc et un de tes rouges en quatre parties, après avoir plié en deux, puis encore en deux. — Réunis par un surjet, fait à l'envers avec soin, un quart rouge avec un quart blanc ; — à côté de ce dernier, place un deuxième rouge, — entre les deux rouges, mets un deuxième morceau blanc ; — tu as ainsi un rond de même grandeur que le rouge qui te reste, mais qui diffère de ce dernier en ce qu'il est mi-partie rouge et blanc. — Quand les quatre surjets sont faits, reproduis avec un papier à décalquer le dessin du numéro 56, sur ton rond blanc et rouge, et recouvre ce dessin de soutache orange. — Il s'agit maintenant de réunir le dessus, qui est soutaché, avec le dessous (rond de cachemire rouge), ce qui se fait en rentrant les bords en dedans et en cousant à points devant. Couds ainsi la moitié du coussin, puis introduis dans l'intérieur de la plume ou du crin en quantité suffisante pour remplir, après quoi tu achèves de coudre l'autre moitié. Cache les points de cette couture avec une soutache orange. Fais au milieu du coussin quelques points destinés à fixer le dessus sur le dessous.

57, *FICHU MARIE-ANTOINETTE*. Ce joli modèle de madame Gillard, doit être en mousseline unie, garni d'un entre-deux comme celui du numéro 59, et d'une valenciennienne ; tu peux encore, si tu n'as pas de dentelles, broder au bord la garniture numéro 58. Comme te l'indique le patron, deux plis doivent être faits au milieu du dos et sur les épaules ; un entre-deux retient ces plis en trois endroits (au milieu du dos, cet entre-deux a 12 centimètres de long, et sur chaque épaule 8 centimètres).

58 et 59, *GARNITURE ET ENTRE-DEUX* du fichu.

60, *CHEMISETTE D'ENFANT*. Moitié du devant.

61, *CHEMISETTE D'ENFANT*. Dos.

Devant et dos doivent être plissés comme l'indique

le croquis (numéro 62). Autour du cou est un petit entre-deux comme celui du numéro 62 (bis), au-dessus et au-dessous duquel il faut coudre une toute petite valenciennne.

62, CROQUIS DE LA CHEMISSETTE.

63, CROQUIS DE LA MANCHE. Cette manche est une manche ordinaire terminée par deux petits entre-deux séparés par un bouillon de mousseline de 2 centimètres de haut; elle est garnie, comme la chemisette, d'une étroite valenciennne.

64 à 68, COSTUME DE PIERRETTE destiné à Lillie. Ce costume se compose : 1° d'une jupe de mousseline de laine ou de mérinos blanc ayant 1 mètre 20 centimètres de large, et 20 centimètres de haut. Les côtés doivent être garnis de quadrillés de petit ruban bleu ou rouge qui vont en diminuant jusqu'à la ceinture. — 2° d'un corsage dont la planche donne le patron. Le numéro 64 est le devant; — numéro 65, dos; — numéro 66, côté du dos; — numéro 67, manche courte.

Le bas de la manche est orné d'une garniture de mousseline ayant 32 centimètres de large et 3 centimètres et demi de haut. Autour du corsage, qui est décolleté, règne la même garniture-pierrot, large de 56 centimètres, et plissée à gros plis retenus par des boutons de taffetas (7 pour le tour du cou, 4 pour le tour des manches). Les mêmes boutons règnent le long du corsage et des basques qui sont bordées d'un étroit ruban. — Pour le complément de la toilette, adresse-toi à madame Herbillon, qui a les plus charmants chapeaux de Pierrette qu'on puisse voir, et des souliers mignons dignes de Cendrillon.

68, CROQUIS DE LA PIERRETTE.

69 et 70, BRASSIÈRE AU CROCHET.

Pour cette brassière, que tu vas faire en moins d'une soirée, il te faut une pelote de coton, dit *moulinet*, n° 10, et un crochet en ivoire ou en os.

Fais une chaînette de 71 mailles, — 1 bride dans chaque chaînette, c'est-à-dire 71 brides. — Arrête ton coton et casse-le. — Pique ton crochet dans la 22^e bride (celle qui est marquée d'un A) fais 28 brides et arrête-toi, laissant à la fin du rang autant de mailles qu'au commencement, c'est-à-dire 21. — Retourne et fais 28 autres brides sur le rang de tout à l'heure. — Retourne encore, 28 brides, et ainsi de suite, alternativement à l'envers et à l'endroit, pendant 22 rangs. — Arrête ton coton et casse-le. — L'aspect général de ton travail est alors — comme te l'indique le n° 70, qui ne t'en donne que la moitié, s'arrêtant au milieu, faute de place — un rang de 71 mailles, au milieu duquel est un carré de 22 rangs, composés chacun de 28 brides. — Plie ce rang par le milieu, et, par une couture, réunis le côté gauche, marqué d'un A, au côté droit correspondant, que tu ne peux voir sur la planche. — Ta manche est ainsi faite et fermée. — Réunis également par une couture, qui devient le dessous de bras, les 21 brides du commencement du 1^{er} rang aux 21 brides de la fin. — Pique maintenant ton crochet dans la maille marquée d'un B, qui est la 5^e après le milieu de la manche. — Fais 31 brides. — Tu es à la fin du rang par lequel tu as commencé. — Retourne, et, sur ces 31 brides, fais-en 31 autres; retourne encore, et ainsi de suite, alternativement à l'envers et à l'endroit, pendant 21 rangs. — Tu as ainsi une manche et la moitié du dos. — Arrête ton coton et casse-le. — Laisse cette 1^{re} partie de ton

travail, et fais de la même manière une 2^e manche avec la moitié du dos. — Après quoi, pique ton crochet dans la 3^e maille après le milieu, c'est-à-dire dans celle qui est marquée d'un C. — Fais 1 bride, une autre bride, ainsi de suite jusqu'au bout. — Retourne, et fais sur le rang précédent le même nombre de brides (31). — Retourne — 31 brides, — ainsi de suite, pendant 40 rangs qui forment le devant. — Il ne s'agit plus que de réunir la 2^e partie de ton travail (devant, manche et moitié du dos) à la 1^{re} (manche et moitié du dos), ce qui se fait en rattachant par une demi-bride à l'envers le 40^e rang au 1^{er} de l'autre partie. — Fais, enfin, autour du cou un rang destiné à resserrer l'encolure autant que tu le désires.

71, TAPISSERIE PAR SIGNES, guirlande de boutons de rose, pour chaise ou coussin.

72 et 73, FLEURS EN CUIR, BOÎTE À CIGARES. Rien de plus ingénieux que le mécanisme de cette boîte, que tu trouveras chez M^{me} Beaussier, ainsi que les fournitures nécessaires à son exécution. Ce porte-cigares, que la planche te représente ouvert et fermé, est en chêne, orné de fleurs en cuir, ornementation qui n'est ni longue ni difficile, puisqu'elle se compose seulement d'une rose avec son feuillage, au milieu, et de quatre feuilles fantaisie, aux quatre coins.

Découpe donc le feuillage, n° 76, mouille, essuie, nerve, moule et laisse sécher.

Pour la rose, il te faut le 1^{er} rang (n° 76), qui sera le cœur, et les trois rangs de pétales (n° 77, 78 et 79). — Découpe le cœur (n° 76) et sépare les pétales en fendant avec des ciseaux sur les traits indiqués. — Mouille ensuite ce 1^{er} rang et pose-le sur un morceau de caoutchouc de 8 centimètres carrés, très-commode pour cet usage (tu le trouveras chez M^{me} Beaussier). Pose-le donc à l'envers sur ce caoutchouc, et, avec ta pince à fleurs, appuie fortement dans le milieu des pétales qui se referment en dedans pour former le cœur. — Avec un poinçon tu perces le milieu de ce cœur, et tu introduis dans ce milieu une petite tige de laiton, à l'extrémité de laquelle tu mets une perle de bois qui remplit l'intérieur du cœur, et tu laisses sécher.

Pour le deuxième rang (n° 77), après avoir découpé et mouillé le cuir, tu le poses à l'endroit sur une grosse pelote un peu molle, et tu creuses chaque pétale en y enfongant une boule moyenne. Avec ta pince, tu recourbes en dehors le bord extérieur de chaque pétale.

Les derniers rangs (n° 78 et 79), s'exécutent de la même manière. — Comme au premier rang, les pétales doivent être fendus.

Quand les quatre rangs sont secs et teints, tu introduis la tige dans le n° 77, dont tu as percé le milieu, — puis dans le n° 78, ayant soin d'alternier les pétales pour que les pétales d'un rang se trouvent entre ceux du rang précédent et non pas dessus.

Posant enfin sur la boîte le feuillage, puis la rose, tu fixes le tout avec de la colle forte. Les feuilles des coins sont réunies entre elles par une bande de cuir d'un centimètre, bande qui est roulée comme toutes les tiges de cuir.

80 à 83, FLEURS EN PAPIER, JACINTHE. Le n° 80 est le patron des feuilles que tu achètes à la douzaine, si tu n'as pas le temps de les exécuter toi-même. La ligne verticale, qui le sépare du haut en bas, indique la direction d'un fil de laiton qui sert de tige et se

prolonge jusqu'à l'extrémité supérieure de la feuille à laquelle il sert ainsi de soutien. Le n° 81 est le cœur, les n°s 83, 82 et 81, les trois rangs de la fleur.

Prends un rang et pose le premier pétale sur un cylindre en bois, dit triboulet. — Avec un fil un peu fort, tu appuies fortement sur le milieu de ce pétale de manière à pénétrer jusque dans une des rainures dont le cylindre est couvert. — Une profonde nervure divise ainsi le premier pétale. — Opère de même pour les autres, — réunis, en les collant avec un peu de pâte, les deux côtés de chaque rang, en faisant bien attention à laisser les pétales retomber en dehors, pour les trois derniers rangs, tandis qu'ils doivent être en dedans pour le cœur et les boutons.

DEVIS D'UN TROUSSEAU.

Voici le trousseau de notre jeune mariée, trousseau dont madame Gillard a bien voulu nous donner le devis.

TOILETTE.

- 2 douzaines de chemises de madapolam.
- 6 chemises en toile, de fantaisie.
- 12 chemises de nuit.
- 6 camisoles unies.
- 6 camisoles garnies.
- 8 jupons unis.
- 2 jupons brodés.
- 2 jupons de fantaisie.
- 12 pantalons.
- 4 corsages, dessus de corset.
- 2 douzaines de mouchoirs, toile.
- 2 douzaines de mouchoirs, batiste.
- 6 mouchoirs avec ourlets à jour.
- 4 mouchoirs brodés ou garnis.
- 1 mouchoir riche avec dentelle.
- 12 bonnets de nuit.
- 6 bonnets du matin.
- 6 peignoirs.
- 6 parures (col et manches) piquées, toile.
- 6 parures en mousseline.
- 1 parure en dentelle.
- 2 douzaines de paires de bas ordinaires.
- 1 douzaine de paires de bas fins.

MAISON.

- 12 paires de draps en toile pour maîtres.
- 6 paires de draps de cretonne pour domestiques.
- 12 taies d'oreiller simples.
- 4 taies d'oreiller garnies.
- 4 douzaines de serviettes de toilette.

TABLE ET OFFICE.

- 1 service damassé.
- 3 nappes de six couverts.
- 3 nappes de douze couverts.
- 4 douzaines de serviettes de table.
- 2 douzaines de serviettes d'office.
- 6 douzaines de torchons.
- 12 tabliers de cuisine.
- 24 tabliers de cuisine.
- 1 enveloppe pour le blanchisseur.

MODES.

Le carnaval a été long, les bals nombreux, les toilettes plus riches, plus élégantes et surtout plus aériennes que jamais. Encore quelques robes de tar-

latane pour jeune fille, beaucoup de crêpe et énormément de tulle.

C'est qu'en effet rien ne surpasse en grâce ces flots de tulle bouillonné, dans lesquels, de distance en distance, s'épanouissent des boutons de rose, des marguerites ou des violettes de Parme, et je ne sais rien de plus charmant que ces nuages légers, voilant à demi, comme une rosée, le doux éclat des fleurs.

Au nombre des parures qui rehaussaient admirablement ces toilettes légères, nous avons remarqué des guirlandes de narcisses sur une robe de crêpe blanc, du faux ébénier sur une autre en tulle rose, des azalées et du lilas sur une robe mauve.

Toutes ces toilettes ont, du reste, un peu pâli depuis quelques jours, devant l'éclat des costumes aux vives et chatoyantes couleurs : marquises, napolitaines, grecques, russes, paysannes de la vallée d'Ossau, etc.

Nos petites sœurs ont une si large part dans les créations que le carnaval a vues naître cette année, qu'il me serait difficile de tout énumérer; je citerai seulement une *dame de tulle*, et une *magicienne*, toilettes les plus charmantes et les plus originales qui se puissent voir : toutes deux sont de la maison Leclerc ainsi qu'un certain *charlatan du Pont-Neuf* qui fera tourner plus d'une tête.

Les poupées ont aussi leur habile costumier : c'est plaisir de voir avec quel art infini, quelle adresse merveilleuse, quelle patience, et j'allais dire quel amour, madame Herbillon revêt ces membres délicats, ces corps fragiles, de toilettes si mignonnes, si gracieuses et si coquettes, qu'on se prend à regretter, en les voyant, de n'être pas née poupée. Aussi comme toutes ont l'air heureux et fier : témoin ce sire de Framboisy, aux moustaches menaçantes, à la toque superbe, aux grandes bottes et à la longue épée... de bois. On dirait vraiment qu'il va pourfendre ce gentil breton à la longue chevelure qui, d'un air bien doux, regarde une laitière au cotillon court. Heureusement que voici un pêcheur napolitain, un mousquetaire et un Andalou; trois contre un. Prenez garde, monsieur de Framboisy! Et vous, danseuse espagnole, ne soyez pas si vaine de votre beauté; demain il faudra vous déshabiller, et qui sait, vous ne serez peut-être pas si jolie dans votre robe de popeline que sous ces flots de rubans et de dentelles.

Oui, demain, dans quelques jours, non-seulement miss Lilie, mais sa petite mère, et la grand-maman aussi, renonçant aux bruyants plaisirs, oubliant fêtes et toilettes, se diront que le temps du repos est arrivé, et qu'avec le carême, il faut réfléchir et penser sérieusement... Hélas! elles ne seront peut-être pas de longue durée, ces graves méditations qu'on se proposait : il suffit d'un rayon de soleil pour les faire évanouir; car ce rayon, c'est l'annonce du printemps, et avec le printemps que de préoccupations nouvelles!

Tout se prépare déjà pour l'arrivée de cette charmante saison, et si je ne craignais d'être indiscret, je parlerais d'un mantelet que madame Gillard a bien voulu me laisser entrevoir et qui sera gracieux en mousseline aussi bien qu'en taffetas : c'est une espèce... Mais non, réservons pour le mois prochain l'explication de ce vêtement dont nous donnerons en même temps le patron.

Les écharpes de mousseline se porteront beaucoup aussi; ce qui veut dire que nos amies peuvent, sans

crainte, entreprendre la broderie dont nous avons parlé sur la planche.

J'ai vu également chez madame Gillard une grande variété de manches de mousseline, plus gracieuses les unes que les autres, et des cols piqués, unis, mais auxquels deux boutonniers entourées d'une fine broderie, donnent un cachet de distinction parfaite.

Quant à la grande question, tant de fois agitée, je ne sache pas qu'elle soit résolue. Ce qui est certain, c'est que les jupes, extrêmement larges du bas, vont en diminuant d'une manière fort sensible jusqu'à la taille.

Les corsages sont généralement à ceinture à bouts d'or ou d'acier, ou à longs bouts flottants.

EXPLICATION DES COIFFURES DE FÉVRIER.

Ces coiffures sont en chenille mélangée de torsade d'or.

Le numéro 1 est un cache-peigne, surmonté d'une traverse qui se place sur le sommet de la tête, et entouré de plusieurs rangs de glands. Le cache-peigne se compose d'une espèce de filet qu'on exécute facilement en prenant une torsade d'or qu'on tourne en limaçon, comme l'indique la planche. Il y a huit rangs de cette torsade séparés les uns des autres par un peu moins d'un centimètre, et retenus par une petite chenille qu'on passe autour du rang, à peu près comme pour faire un point de feston très-lâche.

Le numéro 2 est un large nœud également en chenille et en torsade d'or, pour lequel il faut faire une natte à quatre rangs, natte d'un mètre de long, terminée par deux gros glands. Ce nœud se place un peu bas derrière la tête.

EXPLICATION DES GRAVURES DE MÔDES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de mariée. — Robe de velours impératrice,

jupe unie, très-ample du bas, corsage à pointes, plat, montant, boutonné avec de grosses perles, manches à coudes. — Col et manchette en point d'Alençon. — Voile de tulle très-long, couronne et bouquet de fleur d'oranger.

Toilette de visite. — Robe gros grain, jupe unie, corsage rond, montant, ceinture à larges bouts flottants, manches à jockey, demi-ouvertes. — Col et sous-manches en mousseline brodée. — Chapeau de crêpe blanc avec marabout et nœuds.

Toilette de petite fille. — Robe de taffetas, corsage rond et montant, épaulettes de taffetas découpé, manches ouvertes. — Col et sous-manches en mousseline.

DEUXIÈME GRAVURE.

Première toilette. — Robe en moire antique, manteau de cachemire blanc, avec un quadrillé de velours noir et cerise. — Coiffure de velours et réseau velours et or.

Deuxième toilette. — Robe de soie très-épaisse, avec bordure de velours de même couleur, ruche dans le haut avec une petite guipure noire, palmes du même velours garnies de guipures, corsage montant à pointes, manches et jockey garnis de velours. — Chapeau de velours épinglé.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

1 et 2, PANTOUFLE. Dessus et quartier. Tu donnes à la guirlande formant quartier autant de longueur que l'exige celle du pied auquel cette pantoufle est destinée.

2 et 3, COINS DE COUSSIN. Ces deux guirlandes peuvent être reproduites aux quatre angles d'un coussin au milieu duquel figurerait l'un des deux bouquets donnés ci-après.

4 et 5, BOUQUETS pour coussins, pelotes ou écrans.

ÉPHÉMÉRIDES

13 MARS 1707. — MORT DU MARÉCHAL DE VAUBAN.

Sébastien Le Prestre de Vauban, naquit en Bourgogne, d'une famille noble et très-pauvre. Il fut élevé par les soins d'un bon prêtre, et il acquit à la fois des principes religieux dont il ne se départit jamais, et l'habitude d'une vie dure et pénible. De très-bonne heure il entra dans la carrière des armes; le grand Condé, le maréchal de La Ferté distinguèrent ce jeune homme instruit, brave et modeste, et graduellement, par l'ascendant de son mérite, il s'éleva au plus haut rang. L'art de la fortification et des sièges était devenu entre ses mains une science nouvelle; il soumit

cinquante forteresses, il bâtit trente-trois places de guerre, il fortifia toutes les villes des frontières, conquises par Louis XIV, il construisit un grand nombre de ports et de canaux, il fonda en France le corps des ingénieurs, il laissa des écrits remarquables, et ses vertus, son humanité, sa pitié, son désintéressement, ne furent pas moins remarquables que son génie. Il mourut dans son lit, à un âge avancé, revêtu du titre de maréchal de France; et, quoi qu'en ait dit Saint-Simon, honoré de la constante amitié de Louis XIV.

EXPLICATION DU RÉEUS DE FÉVRIER : Mieux vaut un tiens que deux tu auras.

Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles
Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid



Parquet.

Colonne et Chapelle, Propriété de la Liberté 19 Paris

A. Lottin

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

27^e année. Mars 1859.

Ayuntamiento de Madrid

N^o III

Dezerbecq Rue du Carrouel 10 bis Porte de la Vierge à Bruxelles

Amsterdam Dezerbecq Nieuwendijk Oude St. Nicolaas Straat

